

CHAPITRE I

MÈRE SAINT-ANDRÉ OU LE TRIOMPHE POSTHUME
DE MÈRE SAINT-IGNACE

La fondatrice est invisible mais non absente.

Comment remplacer Mère Saint-Ignace ? Le choix s'imposait. Il restait une survivante, et une seule, du premier Conseil, Mère Saint-André, qui y avait été adjointe le 16 mars 1823, le jour même de sa profession, moins d'un mois après la naissance de la Congrégation.

Née le 13 mai 1796, elle est en 1837 dans toute la force de l'âge mûr. De vingt ans plus jeune que la fondatrice, elle n'en a pas moins été associée dès le début à son activité religieuse. Elle appartient au même milieu social, à la soierie lyonnaise, au même type de famille catholique ; toute petite, elle a été présentée au Pape Pie VII, de passage à Lyon après avoir sacré l'Empereur. Très différente de Mère Saint-Ignace au physique, aussi menue et vive que sa devancière était grande et silencieuse, elle n'en unit pas moins, comme elle, la vie intérieure au sens pratique, et ses fonctions dirigeantes ne l'empêcheront pas de mettre la main à la pâte, au sens littéral du mot : on la verra, manches retroussées, un grand tablier devant elle, balayer, cirer, laver à grande eau, ou servir au réfectoire. Une œuvre telle que la Providence, avec son double aspect mystique et concret, était faite pour l'enthousiasmer. Dès auparavant, nous l'avons

rencontrée, sous son nom laïque de Victoire Ramié, parmi les adhérentes de la Pieuse Union ; nous l'avons vue entrer aux Pierres-Plantées ; et Claudine Thévenet, nous le savons, l'a envoyée, d'accord avec l'abbé Coindre, chez les Sœurs de la Nativité, à Valence, dont sa sœur Éléonore était supérieure, pour la préparer à devenir maîtresse des novices. Elle assumera cette charge ; elle dirigera aussi le pensionnat. Son entrée au Conseil fait d'elle une assistante générale, et c'est elle qui signera les registres, depuis 1826, à la place où l'on attendrait le nom de Mère Saint-Ignace. Faut-il y voir l'indice d'un désaccord, et d'une entente avec l'abbé Pousset ? Ne serait-ce pas plutôt un partage volontaire des rôles ? Une fois la fondatrice disparue, Mère Saint-André poursuivra sa tâche avec énergie, et avec une réussite si rapide que, dans ce triomphe posthume, il n'est pas interdit de reconnaître une protection d'outre-tombe.

Mère Saint-Ignace laissait deux œuvres inachevées : la chapelle et les constitutions. L'inauguration de la première libère les pièces qui servaient de chapelle et de sacristie provisoires ; on peut rouvrir le pensionnat. Des prospectus assurent le recrutement ; tellement que, bientôt, la place manque de nouveau. Pensionnaires et orphelins empiètent les uns sur les autres : la discipline en souffre. On cherche un nouveau local ; on se décide à faire bâtir dans l'enclos même, qu'une propriété voisine vient d'arrondir, une construction à trois étages, où la Providence s'installe en 1843 ; l'ancien bâtiment, remis à neuf, abrite un pensionnat agrandi. Désormais, la cellule de Fourvière s'est jumelée : double maison, double jardin, double chapelle, double personnel, double aumônier. Et c'est le Père Vincent Coindre, dont le nom évoque tant de souvenirs, qui prend cette charge auprès des orphelins dans l'esprit qui avait été celui de son frère.

Les constitutions sont affaire plus compliquée. Nous avons vu Mère Saint-Ignace consacrer ses dernières forces à la rédaction

des constitutions et règles qui recurent deux approbations épiscopales de son vivant : en 1823, le 4 février, de Monseigneur L.-S.-J. Froncose de Salamon, administrateur du diocèse du Puy ; le 24 mai 1825, de Monseigneur J.-P.-Gaston de Pins, administrateur apostolique de Lyon. Onze mois après le décès de Mère Saint-Ignace, c'est-à-dire après le laps de temps convenable consacré au deuil de la Congrégation, la Révérende Mère Saint-André, son successeur, réalise les ultimes désirs de la Mère Fondatrice. Elle sollicite et obtient une troisième approbation, qui est très importante, dont le texte impératif scelle du sceau de l'autorité épiscopale de Lyon l'œuvre de Révérende Mère Saint-Ignace Thévenet. De plus, le 7 avril, par un acte, où, dit-il, « Nous . . . ordonnons aux religieuses des Sacré-Cœurs de Jésus et de Marie de s'y conformer ponctuellement, défendons d'y rien ajouter ou retrancher sans Notre participation et nous réservons, tant à nous qu'à Nos successeurs d'y faire tout changement, addition ou retranchement que Nous jugerions nécessaires, » il les prémunir contre toute tentative individuelle de modifier leur statut.

Précaution utile : les partisans d'une fusion n'ont pas encore désarmé. Et ils croient pouvoir compter sur M^{re} de Bonald, lorsque celui-ci, en 1839, devient archevêque de Lyon. Il avait pourtant témoigné la plus grande bienveillance aux « Dames de Fourvière » en son diocèse du Puy : c'est lui qui les avait transférées de Monistrol au Puy ; à la mort du Père Coindre, il leur avait assuré qu'il serait le « père et protecteur » de la « famille orpheline ; » dès son premier pèlerinage à Fourvière après son arrivée à Lyon, il leur rend visite et leur renouvelle sa bénédiction ; lors des inondations qui désolent la ville l'année suivante, il leur confie une jeune sinistrée qu'il élève à ses frais. Mais il sympathise, en principe, avec l'idée d'unifier les Congrégations récemment écloses. Et, pour ce projet qu'il affirme avoir conçu lui-même au Puy, il trouve une auxiliaire en Pauline Jaricot.

Celle-ci, l'amie de Claudine Thévenet, est devenue aussi celle de M^{me} Barat, et encore plus de M^{me} Prévost, supérieure de sa maison lyonnaise ; elle ne comprend pas que leurs filles restent séparées, que les Dames des Saints-Cœurs et celles du Sacré-Cœur ne se reconnaissent pas une destination commune. Lorsque ces dernières, au début de 1841, reçoivent de l'Archevêque une œuvre de retraites, elle tente d'intervenir pour que les Religieuses des Saints-Cœurs de Jésus et de Marie les accueillent sur leur montagne : « Ces dames sont mes Mères, je les prierais tant qu'elles ne pourront résister à mes motifs. » Et, s'il y avait doute sur la nature de l'accueil prévu, une autre lettre de la même année dissiperait toute équivoque :

« Une autre affaire qui pourra bien se renouer plus tard, si vous venez habiter près de nous, et si vous placez vos premiers essais de retraites sous les auspices de Notre-Dame de Fourvière et de sainte Philomène, c'est l'affaire des Dames des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, qui voudraient s'unir à votre Congrégation, et qui l'auraient fait sans le personnage que vous m'avez fait connaître dans le temps.¹

Pour cette affaire de réunion, Monseigneur de Donald m'a dit que c'était lui qui avait eu cette pensée pendant qu'il était évêque du Puy. Le voilà archevêque de Lyon : cette pensée est encore la sienne. Que faudra-t-il pour l'exécuter ? Le changement du personnage en question, pour que, peu à peu, sous divers prétextes que fournira la Providence, vous vous connaissiez réciproquement. Ainsi, la réunion, d'ici à quelques années, pourra s'opérer sans bruit, sans même que le public s'en doute.

Une fois entrées dans ce beau local des religieuses de Jésus et de Marie, vous y trouverez place pour faire le noviciat, Providence, et retraites des dames de condition. Nous pourrions alors, avec l'aide de Dieu, à faire continuer l'œuvre commencée près de nous, si vous n'étiez pas

1. Ce personnage n'a pu être identifié.

dans l'intention de les continuer toutes les deux à la fois, l'une pour la haute classe, et l'autre pour la classe inférieure. Dans tous les cas, ce seraient toujours deux biens solides dont le Seigneur vous saurait gré. En vous mettant à côté de nous en premier lieu, vous préparez donc beaucoup de bien pour plus tard, et vous commencez à en faire un certain dès à présent sans avoir l'inconvénient d'exciter les parleurs, les jaloux, et autres misères qui accompagnent les entreprises éclatantes. . . . »

Le dévouement viendra d'un côté tout à fait inattendu. Le 24 juillet 1841, l'abbé Rossat, vicaire-général de Gap, communique à Mère Saint-André une lettre qu'il a reçue de M^{sr} Borghi, capucin italien, qui occupe depuis un peu plus d'un an le siège épiscopal d'Agra, aux Indes. Il s'agit d'une très vieille mission : fondée en 1703, destinée primitivement au Thibet, elle n'a pu en forcer les portes, et s'est repliée sur la vallée du Gange ; son chef garde encore le titre de « vicaire apostolique du Thibet et Indoustan. »

Aux Indes même, cette mission n'a pas eu le succès espéré : les castes, la réclusion des femmes lui opposent de terribles barrières ; et c'est pourquoi le nouvel évêque se persuade que « le seul moyen de conversion aux Indes, c'est l'éducation. » Un chrétien généreux — il n'en manque pas au service des rajahs, qui employaient volontiers, au dix-huitième siècle, des officiers français — lui fournit les moyens de commencer :

« Il y a une infinité de pauvres familles, écrit M^{sr} Borghi, qui nous donneraient bien volontiers leurs enfants, si nous voulions les nourrir et nous en charger entièrement. Un riche catholique, général dans l'armée du roi des Maharattes dont la capitale est Gwalior, m'a donné une belle maison avec un vaste jardin, dans le but d'y faire donner une éducation chrétienne à un certain nombre d'enfants.

1. Le frère de l'abbé Rossat, M^{sr} Rossat, évêque de Gap, avait été vicaire à Bouurg en même temps que le Père Coindre, puis archiprêtre de Lyon.

On les prendrait dès l'âge de cinq ou six ans ; on les instruirait, non seulement des vérités de notre sainte religion, mais on leur enseignerait à travailler, pour les accoutumer à une vie active, et les mettre à même de se procurer plus tard les moyens de vivre honnêtement du fruit de leur industrie.

Elles pourraient aussi gagner durant le temps de leur éducation, quelque argent que l'on mettrait de côté et qui leur serait compté à leur sortie de l'établissement, ce qui pourvoierait à leurs premiers besoins et préviendrait ainsi la tentation de retourner à leurs superstitions si elles se voyaient dans la misère. »

Voilà pourquoï l'abbé Rossat cherche partout les six religieuses qu'on lui demande ; il a frappé en vain à plusieurs portes ; sa démarche ne laissera pas indifférente Mère Saint-André. Ce n'est pas l'exotisme, l'aventure qui la fascinent, grands dieux, non ! mais la perspective d'un apostolat plus fécond, plus méritoire. Comment ne pas voir la concordance du but proposé avec celui que poursuivait Mère Saint-Ignace, sous son double aspect, Providence et pensionnat ? Comment aussi rester insensible à la lettre que le prélat lointain adresse aux inconnues qui répondraient à son appel :

« Persuadé que le zèle du salut des âmes et l'amour de notre divin Maître brûlent dans vos cœurs, je viens vous offrir une belle occasion de satisfaire en ce point vos saints désirs. Je viens vous proposer de faire le grand sacrifice de vos parents, de votre patrie et de tout ce que vous avez de plus cher, pour vous établir dans les Indes, avec le seul motif de gagner des âmes à Dieu.

Ce pays, mes très chères Sœurs, sera votre champ de bataille, spécialement destiné à vos triomphes spirituels.

Vous seules devez être les Missionnaires, ici, des per-sonnes de votre sexe. Tous les moyens tentés, excepté celui de l'éducation, ont presque failli, et vous seules pouvez donner ce grand bienfait aux filles des Indous.

Permettez-moi de vous rappeler que des millions d'âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, votre digne Epoux,

se damment pour l'éternité ! Vous pouvez, mes très chères Sœurs, en arracher quelques-unes au démon infernal ; ce bonheur seul, pour votre cœur qui aime Dieu, n'est-il pas supérieur à toutes les autres raisons ? Serait-il payé trop cher par tous les sacrifices ?

On n'attend rien moins des religieuses de France ; elles ne sont pas moins remarquables par leur zèle que le clergé de ce royaume. Cet ensemble de zèle religieux mérite à la France le titre de royaume missionnaire avec non moins de justice que celui de royaume très chrétien. Donnez-nous, mes très chères Sœurs, de votre abondance, et nous serons satisfaits. »

La réponse est unanime ; et cette vocation missionnaire ne permet plus de doute sur l'authenticité de celle qu'avait reçue Mère Saint-Ignace. Désormais les choses iront vite. Le 15 août 1841, M^{sr} de Bonald — devenu le cardinal de Bonald — bénit la future mission. Il voit clair maintenant : les « Dames des Saints-Cœurs de Jésus et de Marie » ont dans le plan divin leur place à elles, qui ne se confond avec nulle autre ; elles méritent une approbation romaine ; et pour couper court à l'équivoque qui l'avait troublé lui-même, il leur demande de renoncer à une appellation trop semblable à celle des Dames du Sacré-Cœur. Cette appellation n'est-elle pas d'ailleurs un peu longue ? La deuxième partie suffira : Mère Sainte-Thérèse, qui vient d'être désignée pour les Indes, en a l'inspiration, et la communiqué à Mère Saint-André. Le 8 septembre, autre fête mariale, le Chapitre général adopte ce nouveau nom, que ratifie le cardinal de Bonald, le 4 janvier suivant : la Congrégation adulte s'appellera définitivement la Congrégation de Jésus-Marie.

Elle reçoit comme telle, au début de 1843, une nouvelle approbation de Lyon et du Puy, les deux diocèses français où elle est représentée, et, le 1^{er} juin, celle d'Agra ; un troisième diocèse de France s'ajoute d'ailleurs au tableau, Saint-Dié ; elle y fonde une maison à Remiremont, et recevra une approbation le 6

juin. Mais cette croissance fait craquer les cadres ; il est temps de substituer aux statuts locaux un statut valable pour l'Église universelle. Les procédures sont engagées à Rome. Elles aboutissent à la fin de 1847 : et, comme pour rattraper le temps perdu, la Congrégation des Religieux fait les bouchées doubles : au lieu d'accorder simplement, comme d'ordinaire, un bref de louanges, elle ratifie *in extero*, dès la première supplique, l'Institut et ses Constitutions. La nouvelle, annoncée le 19 septembre par M^{er} Isoard Vauvenargue, auditeur de Rote pour la France, devient officielle le 21 décembre par le décret qu'envoie le cardinal Orioli : l'un et l'autre soulignent que cette dérogation aux usages a pour raison « l'extension remarquable » de l'Institut, « tous les fruits qu'il a déjà produits et tous ceux qu'il est destiné à donner dans la vigne du père de famille ».

Jésus-Marie missionnaire sous le ciel des Indes.

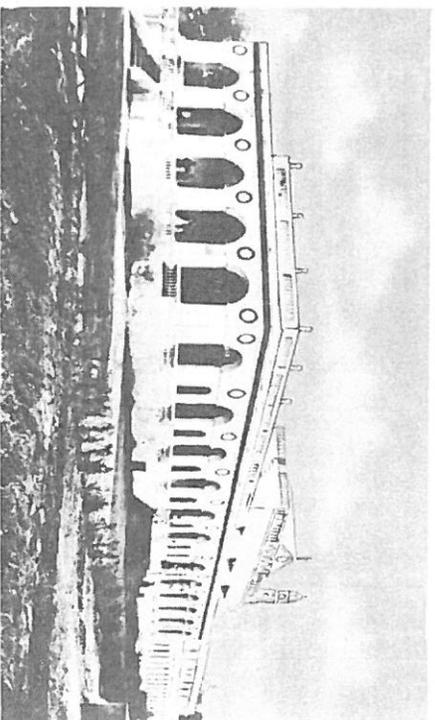
Ces années 1842 à 1847 ont été des années de départ, dans tous les sens du mot. L'honneur ne va pas sans peine. Essaimer comporte une douloureuse séparation. Jusqu'alors, les familles qui voyaient entrer leurs filles comme novices à Fourvière les savaient bien proches, n'envisageaient pas pour elles les périls du climat tropical, des épidémies, du fanatisme antichrétien. Mère Saint-André elle-même tombe malade d'émotion, au point de s'altérer, les deux premières fois qu'un groupe s'éloigne. Mais ce sont là aussi les « départs » d'activités multiformes. Et les candidats ne manquent pas, dans ce milieu où vient de naître la Propagation de la Foi.

Le premier contingent comprend, à sa tête, Mère Sainte-Thérèse — quinze ans de profession religieuse — qui, plus tard, remplacera Mère Saint-André, les Mères Saint-Ambroise, Saint-Paul, Saint-Joachim, Saint-Augustin, et une novice anglaise, M^{me} Saint-Vincent de Paul, car M^{er} Borghi a insisté sur l'im-

portance de l'anglais aux Indes. Le diocèse de Gap leur cède comme aumônier un de ses prêtres, l'abbé Caffarel.

On part le 27 janvier 1842, on n'arrivera à Agra que le 12 novembre : ce n'est pas encore le siècle de la vitesse !

Un premier bateau, le *Sésostris*, mène les voyageurs de Marseille à Malte, avec escales italiennes à Livourne, Civitavecchia, Naples ; malgré son nom pharaonique, il ne va pas jusqu'en Égypte : à Malte il faut changer ; et un autre bateau,



Le couvent d'Agra.

le *Dante*, achève le parcours jusqu'à Alexandrie, où il arrive en retard à cause d'un gros temps rencontré avant son escale de Syra. Là-dessus, débarquement : pas de canal de Suez ; on remonte le Nil en bateau à vapeur jusqu'au Caire, puis on traverse le désert à dos d'âne. À Suez, sur le conseil du consul de France, on commet l'erreur de prendre un voilier plutôt qu'un vapeur : premier voilier jusqu'à Djeddah ; deuxième voilier Djeddah-Aden. En raison des vents contraires, cette traversée-

ment, à Calcutta, d'une Irlandaise, protestante convertie, que ses parents avaient séquestrée deux ans, puis renvoyée, en raison de sa conversion, et qui avait tenu bon malgré d'autres efforts pour la ramener au protestantisme ; l'accueil des évêques, les égards reçus souvent des non-catholiques.

Mieux sans doute que si elles étaient restées dans leurs familles, dans ces « bonnes familles » un peu cloisonnées de la société lyonnaise, les religieuses de Jésus-Marie découvrent le monde, avec une inexpérience totale du voyage lointain, un mélange naïf d'émerveillement, d'appréhension et de tristesse devant ces multitudes d'hommes dont elles n'imaginaient ni le grouillement pittoresque, ni la misère, ni le peu de place qu'y occupe le Christ, ni les qualités d'âme que gardent ces Orientaux et qui facilitent un enseignement.

À Fourvière, on lit ces lettres des voyageuses. Elles ont pu constater de leurs yeux la pénurie d'enseignantes catholiques aux Indes, et, rien qu'à Bombay, cette pénurie a contraint d'envoyer aux écoles protestantes deux cents petits Irlandais, orphelins des campagnes afghanes. Comme elles exhortent à l'envoi de renforts, le noviciat fait une part grandissante à l'étude des langues étrangères, surtout de l'anglais. « Je ne sais si je me trompe, écrit Mère Sainte-Thérèse dans son enthousiasme, mais il me semble que notre Congrégation est peut-être appelée à devenir une Congrégation toute missionnaire ! » Telle n'est pas cependant la volonté de Dieu. Et cette même année 1843 le fait sentir. C'est l'année où se fonde la maison de Remiremont.

M^{re} de Jerphanion, évêque de Saint-Dié, est allé rendre visite à son ancien condisciple l'abbé Paul Poussel qui a succédé à son homonyme comme aumônier de Fourvière : celui-ci lui a présenté les religieuses ; et comme son diocèse manque de communautés enseignantes, il leur a proposé d'y ouvrir un pensionnat. Sept d'entre elles sont donc parties, sous la direction de Mère Saint-Xavier, non plus pour la vallée du Gange, mais

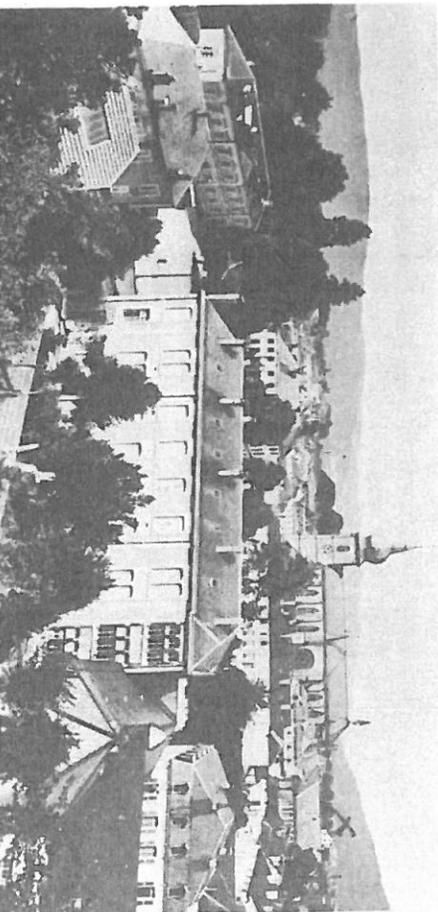
pour les collines et les sapins des Vosges : voyage en diligence (les chemins de fer commencent à peine) qui ne brille pas non plus par la rapidité ; il prend cinq jours.

Comme local, Mère Saint-André a fait l'acquisition d'une ancienne filature, mais, en l'absence du curé, les arrivantes le trouvent vide de tout ameublement, et doivent prendre leur premier repas debout autour des malles qui servent de tables. Le curé, survenu sur ces entrefaites, est reçu forcément debout : il prend à cœur d'aider ces débutantes si méritoires. À la façon de l'abbé Rey, il veille lui-même à l'aménagement de la maison et de sa chapelle provisoire ; il y fera dire la messe trois fois par semaine par un de ses vicaires, et, bientôt, obtiendra la désignation d'un aumônier, l'abbé Steiner.

M^{re} Gros, puis M^{re} Manglard, qui se sont rapidement succédé, après M^{re} de Jerphanion, au siège épiscopal de Saint-Dié, protègent le jeune établissement. Il justifie leur bienveillance : après une petite fille venue en avant-garde, dès avant les vacances, sur les instances de sa famille, vingt-quatre pensionnaires, à la rentrée, inaugurent les cours réguliers.

Mais les Indes sont exigeantes. Et Mère Sainte-Thérèse n'arrête pas de relancer sa Supérieure générale : « Ce sont les

Remiremont, ville et couvent de Jésus-Marie.



nôtres, que le bon Dieu a choisies. Allons, ma Révérende Mère, préparez donc votre cœur maternel à de nouveaux sacrifices. Le bon Dieu ne se contente pas des filles qu'il vous a demandées. Il en veut encore d'autres. »

Les religieuses d'Agra s'occupent de trois établissements séparés : un pour le pensionnat, l'autre pour les enfants de soldats, le troisième pour les petites indigènes. Ainsi le veut le système des castes — et, chez les Anglais, le préjugé de race, — ce terrible système dont s'effraient celles qui ont charge du personnel domestique : « Celui qui balaie dans la maison perdrait son rang de caste s'il balayait le devant de la maison ou dans le jardin, ou s'il relevait les balayures. Il en faut un pour épousseter les meubles ; celui qui met le couvert ne doit pas même essuyer la table, ce n'est pas de sa caste ; la femme qui balaie ne peut pas faire les lits, ni aider à habiller les élèves, elle est d'une caste trop basse : elle est paria. »

Parmi les Anglaises, on compte au bout de trois mois dix-neuf élèves, dont neuf protestantes qu'un espère bien convertir (ou quelquefois récupérer, comme une enfant élevée en protestante par son beau-père après la mort d'un père catholique, et qui montre un attachement touchant à son baptême).

Quant aux indigènes, il en arrive autant que le local peut en contenir : seize fillettes d'abord, qui ne parlent qu'hindoustani, et auxquelles on enseigne par signes l'art des fleurs artificielles, plus onze garçons dont s'occupe le P. Caffarel. Au bout d'un semestre, les pensionnaires européennes sont trente-deux, plus les externes. Pour tous ces travaux, six missionnaires, que la chaleur affaiblit vite ! Et M^{sr} Borghi, ravi d'avoir trouvé des auxiliaires, entretenait des projets bien plus vastes.

Il veut acheter un pensionnat à Mussooree, une de ces stations d'altitude, dans les Himalayas, où les Anglais cherchent la fraîcheur durant l'été. Il rêve d'en ouvrir un autre à Sardhana, ancien fief d'une bégum chrétienne. Il entrevoit l'heure où la

plupart des maisons d'éducation passeront entre des mains catholiques. Il annonce à Mère Saint-André son prochain voyage en Europe et la supplie de lui préparer six ou huit religieuses : lui-même les accompagnera, et elles « n'auront pas à souffrir comme nos autres bonnes religieuses d'Agra qui ne savaient pas même où elles allaient, par suite de la faute qu'elles firent de ne pas prendre le bateau à vapeur de Suez. »

Il sera bien servi. Il demande six ou huit religieuses, on lui en donne seize, parmi lesquelles deux Irlandaises qu'il est allé recruter dans leur pays : elles remplaceront Mère Saint-Vincent de Paul, qui, faible de santé, plusieurs fois malade en cours de route, n'a pu supporter le climat, et est morte le 23 avril 1844, première d'un long nécrologe.

À la tête du groupe, Mère Saint-Gonzague et Mère Saint-Léon. Parmi les participantes, Mère Saint-Basile, Marie Guyot, âgée de vingt-deux ans, dont la vocation a un caractère extraordinaire. Jeune fille, elle ne manifestait qu'une piété assez tiède : elle avait refusé de se joindre à ses amies pour entendre le Carême que prêchait M^{sr} Dufêtre. La nuit suivante, elle avait vu en rêve un prêtre, revêtu des ornements sacerdotaux, qui lui dit : « Ma fille, Dieu a des vues sur vous, soyez fidèle », puis il ajouta, en lui montrant de hautes montagnes, où s'ébattaient de nombreux enfants : « Elles sont pour vous, soyez fidèle. » S'étant décidée le lendemain à se rendre au sermon, quelle n'avait pas été sa surprise en reconnaissant dans le prédicateur le prêtre de son rêve ! S'étant confessée à lui, il l'avait orientée vers le noviciat de Fourvière. Trois ans se sont maintenant passés, et la voici en marche vers la destinée que son rêve lui annonçait ; elle croira reconnaître à Mussooree le paysage et les enfants qui lui avaient été désignés ; elle s'y dévouera dix-huit ans, et mourra à Agra, en soignant les pestiférés.

M^{sr} Borghi, de son côté, tient sa promesse : le voyage se fera cette fois sans encombre. « Vos filles ont été de France aux

Indes avec la rapidité de l'éclair », clamera-t-il triomphalement le 16 décembre 1844. « Huit jours de Marseille à Alexandrie, deux jours d'Alexandrie à Suez, vingt de Suez à Bombay ! Voilà le grand voyage ! Voilà le terrible désert, voilà les ânes sauvages et les revenants, et les diables rouges et noirs... »

La dernière phrase, dans sa bonne humeur, fait sans doute allusion à des appréhensions fantasmagoriques ; mais, pour n'avoir pas rencontré de monstres, les voyageurs n'en ont pas moins des yeux tout neufs sur des spectacles peu familiers. Une d'entre elles, Mère Saint-Léon, a relaté dans un style primeautier sa traversée des Indes, les randonnées à dos d'éléphants quatre à quatre, si haut qu'elle a cru toucher les étoiles, puis la Noël en plein air avec accompagnement de fusillade à blanc. Le trajet Lyon-Agra ne prend cette fois en tout que trois mois (4 octobre-17 janvier).

Deux mois plus tard, s'ouvre à Mussoree le double établissement projeté, pour les filles des hauts fonctionnaires et pour celles de la classe moyenne.

En 1849, ce sera le tour de Sardhana, et, en 1850, de Bombay où l'on eût retenu le premier groupe s'il avait pu s'y prêter.

Mais, en 1848, la Révolution reportera l'attention sur la France, et sur la Maison-mère.

Fourrière encore sous la terre.

Il semble que Lyon, sous la monarchie de Juillet et la Deuxième République, ait pris au point de vue religieux le contre-pied de Paris. Nous avons souligné la détermination des insurgés Lyonnais après 1830, au temps où la populace parisienne saccaageait l'Archevêché ; en 1848 au contraire, tandis que la proclamation de la République donne lieu souvent à des manifestations de catholicisme social, les ouvriers de la grande cité du Rhône se livrent à des violences anticléricales. Ils n'ont même pas

attendu l'établissement officiel du nouveau régime. Dès l'après-midi, une bande a marché sur l'Hôtel de ville ; dans la soirée commencent des expéditions contre les machines à vapeur et les machines à tisser, que les insurgés rendent responsables du chômage, et plus spécialement contre les communautés religieuses, où ils voient une concurrence permettant aux patrons de leur imposer des salaires exigus. Ces expéditions sont inspirées par l'association des Voraces, qui groupe des ouvriers en soierie et des condamnés politiques¹.

À onze heures du soir, ils frappent à la porte de la Maison-mère ; ils cassent les vitres, escaladent les murs du jardin, envahissent les corridors, tandis que professes et novices se réfugient à la chapelle. Ils terrorisent une religieuse, Mère Saint-François, malade à l'infirmerie ; ils passent au pensionnat, perquisitionnent en vue de trouver les métiers à tisser, jettent un coup d'œil sur le dortoir des petites où ils s'aperçoivent qu'« il n'y a que les enfants des citoyens », se voient barrer courageusement la route par Mère Saint-Cyrille à l'entrée d'un autre dortoir ; ils s'en vont enfin, avec un : « Bonsoir, citoyennes, la République vous garde », mais exigent qu'on leur montre les ateliers. Et, là, ils saccagent tout, déchirent les pièces d'étoffe, brisent les cadres et ne quittent la place qu'à trois heures du matin, sur des menaces : « Je ne vous conseille pas de nous attendre ; aujourd'hui, c'est pour les métiers, demain, c'est pour vous ! »

Ils reviendront le surlendemain, dimanche 27 février, et, trouvant les trois maisons vides, ils achèveront leur œuvre de destruction, mettant le feu aux débris des métiers et des étoffes. Peu s'en faut qu'ils ne brûlent l'immeuble lui-même, s'ils n'étaient arrêtés par le maître-maçon, pas encore payé, qui l'avait construit. Ils font mine de jeter dans le brasier le P. Vincent Coindre, qui tente d'en retirer les volets en bois. De pareilles scènes se répé-

1. Voir un récit de ces événements dans Pierre de la GORCE, *Histoire de la Seconde République française*, t. I, p. 112-113.

tent un peu partout ; à la Trappe, au couvent de la Sainte-Famille, à l'orphelinat d'Oullins, dont le directeur, l'abbé Besson, plaide en vain pour une maison « destinée à donner aux enfants des pauvres l'éducation et une profession. » La force publique est impuissante.

Il a fallu se disperser. C'est le conseil du cardinal de Bonald. Et c'est la grande épreuve immédiatement après l'autorisation romaine. Une partie de la communauté se rend au Puy ; d'autres religieuses rentreront temporairement dans leurs familles ; d'autres restent à Lyon, en habit séculier, tandis que les pensionnaires sont reprises par leurs parents, et les orphelines logées en petits groupes à la campagne. Le P. Vincent Coindre fait le trait d'union entre celles qui demeurent sur place. Elles pourront se regrouper, fin mars, dans un local que leur prêtent les Sœurs de Saint-Joseph, rue Cléberg : de là, elles iront en ville donner des leçons privées ; et c'est ainsi qu'un jour, à midi, l'une d'entre elles rencontrera le cortège funèbre de Mère Saint-François, décédée de sa maladie, et le suivra jusqu'au cimetière où elle obtiendra que la défunte soit inhumée parmi ses sœurs.

Une vingtaine d'orphelines, auxquelles viennent s'ajouter douze Frères de la Congrégation fondée par le P. Rey, viennent encore prendre leurs repas à la Maison-mère, dont les gardiennes envoient aussi du pain aux religieuses dispersées, et à la rue Cléberg : on se racontera comment une provision faite pour quelques jours durera huit semaines sans moisir ni durcir, à l'ébahissement du boulanger, et l'on parlera de « multiplication des pains ».

Le 12 août, les troubles ont cessé, et la communauté se regroupe à Fourvière, mutilée cependant. Comme après 1834, les pompiers prolongent les dévastations de l'incendie. La Garde mobile s'est installée à la Providence, et s'y trouve bien ; lorsqu'en 1852 elle s'en ira, le cardinal de Bonald interdira de reprendre l'industrie de la soie (« il y aurait, dit-il, trop de danger ») ;



Un métier à tisser.

à la place, la Congrégation ouvrira une pension pour dames. C'est la fin des Sœurs ouvrières ; c'est la suppression de la Providence : œuvre à laquelle Mère Saint-Ignace, lors de la construction de la chapelle, avait donné la priorité sur le pensionnat : elle s'en fût affligée, si le développement des missions, dans le même temps, n'avait prouvé que sa formule restait valable et féconde.

Jésus-Marie s'implante en Espagne.

Mais les graines jetées au vent sont tombées quelquefois dans un terrain fertile. Une des religieuses chassées par l'émeute, Mère Saint-Michel (Julie Salesse) était originaire de Rodez en Aveyron ; l'Aveyron, pépinière de prêtres, deviendra aussi, pour Jésus-Marie, une pépinière de vocations. Elle se retire momentanément dans sa famille. Et tout de suite son entourage s'intéresse à la possibilité d'ouvrir à Rodez même un établissement pour l'éducation des jeunes filles. De sorte que le 13 septembre, un mois après la réouverture de Fourvière, Mère Saint-Bruno, assistante générale, accompagnée de Mère Saint-Cyrille, jeune professe, se rend sur les lieux pour aviser. L'évêque, M^{sr} Croisier, est d'accord ; un vicaire de la cathédrale, l'abbé Galy, s'emploie activement à favoriser le succès de l'entreprise. On acquiert le beau domaine de M. Carrier qui, ayant perdu femme et enfants, consent à transformer sa propriété en couvent, tout en stipulant qu'il continuerait à en habiter une aile. Ainsi les classes peuvent s'inaugurer en novembre, avec Mère Saint-Cyrille comme directrice du pensionnat, Mère Saint-Régis de l'externat, Mère Saint-Xavier comme supérieure, et comme aumônier l'abbé Galy qui exercera ces fonctions plus d'un demi-siècle, tant que durera la maison.

Deux ans plus tard, en 1850, un essaim se transporte au Cayrol : une jeune religieuse, M^{lle} Guiral, a offert comme dot son patrimoine, à la condition d'y fonder une école pour l'ins-

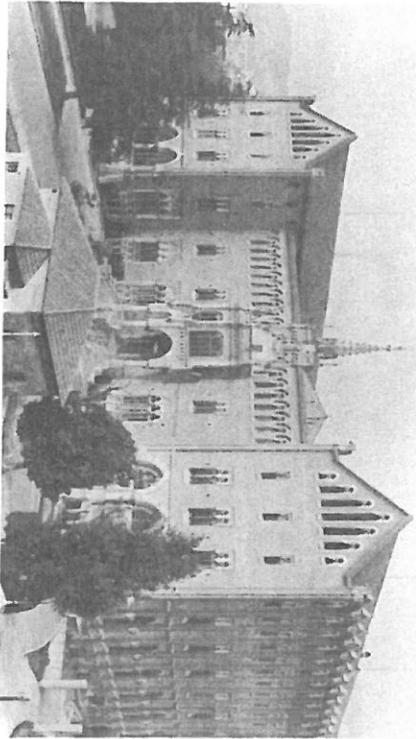
truction gratuite des jeunes Cayrolaises. Mère Saint-André y a consenti, trois Religieuses de Jésus-Marie ont commencé leur travail ; cependant la mère de M^{lle} Guiral, décédée entre temps, a légué pour ces mêmes fins dix mille francs à la fabrique du Cayrol, ce qui donnera lieu à des contestations légales. Le Conseil de Fourvière décidera de renoncer à ses droits, et une autre Congrégation, les Sœurs de Malet, reprendra l'œuvre ; mais les Religieuses de Jésus-Marie en auront assuré la bonne marche plusieurs années, jusqu'à ce que le litige ait été définitivement réglé.

Un autre essaim, venu du Puy celui-là, se transportera la même année en Espagne, pour y fonder une ruche durable. Et, cette fois encore, quoique à l'inverse de ce qui s'est passé à Rodez, il tire son origine d'une dispersion par les souffles révolutionnaires.

Un noble Catalan d'origine française, Raymond de Vionnet, veuf d'une Espagnole, avait embrassé le parti de don Carlos durant la guerre civile qui l'opposait à Isabelle II. La victoire de cette dernière, en 1839, l'avait obligé à s'expatrier en France, et il était mort en chemin. Ses sept enfants allaient se consacrer à Dieu : deux garçons seront prêtres, deux autres, Frères, les trois jeunes filles, religieuses de Jésus-Marie. L'aîné, récemment ordonné, avait fait élever ses jeunes sœurs au couvent du Puy. Deux d'entre elles avaient senti s'éveiller leur vocation, et prononcé leurs vœux au noviciat de Fourvière.

Après 1847 le calme revient en Espagne. Les abbés Vionnet, rentrés au pays, constatent les ravages moraux laissés par des années de désordre, et songent à y remédier par l'éducation chrétienne. Ils écrivent à Fourvière dans ce sens. Le Conseil décide d'envoyer, avec les deux demoiselles de Vionnet devenues Mère Saint-Sébastien et Mère Saint-Barnabé, leur ancienne maîtresse des novices, Mère Saint-Pothin, et une autre Française, Mère Sainte-Mechtilde. Démarche et décision impru-

dentes : car l'évêque de Barcelone, qui n'a pas été prévenu, se méfie *a priori* des institutions étrangères : ne vient-il pas de congédier précisément des religieuses françaises qui ne s'étaient pas adaptées à ses vues ? Les arrivantes, comme cadeau de bienvenue, apprennent cette opposition : il faudra, pour l'aider, un plaidoyer insistant du chanoine Sivilla, futur évêque de Gérone, qui met l'accent sur la naissance espagnole des demoi-



Convent de San Genesio (Barcelone), maison provinciale actuelle de la province espagnole d'Aragon.

selles de Vionnet, sur l'exil de leur famille, sur l'hospitalité reçue à Jésus-Marie. Finalement l'évêque accepte de les installer à Saint-André-de-Palomar, dans une des banlieues que nous appellerions aujourd'hui une « banlieue rouge », où l'abbé de Vionnet est vicaire, et où elles auront un apostolat qui ressemble à celui des missions. La troisième demoiselle de Vionnet, Mère Sainte-Gertrude, rejoindra ses sœurs et prononcera ses vœux

auprès d'elles, en présence de Mère Saint-André qui vient inspecter la nouvelle fondation.

En 1851, Mère Saint-André a été réélue Supérieure générale pour la quatrième fois. Mais, deux ans plus tard, elle est frappée d'apoplexie, et mènera dès lors une existence diminuée. Elle tombe dans une enfance telle qu'on doit espacer ses communions, mais dans cette épreuve, pénible à son caractère actif, elle laisse encore entrevoir sa délicatesse de cœur et sa confiance en Dieu. « Il m'a dit : C'est Moi, n'aie pas peur ! » répond-elle, l'avant-veille de sa mort, à son infirmière Sœur Saint-Bernard qui lui demandait si le Rédempteur lui avait parlé dans le saint Viatique. Elle s'éteint le 12 novembre 1856.

Depuis sa maladie, son assistante générale, Mère Sainte-Thérèse, gouvernait en fait la Congrégation, et c'est à l'administration de Mère Sainte-Thérèse qu'il faut légitimement rapporter les progrès survenus pendant ces dernières années.

MÈRE SAINTE-THÉRÈSE ET L'EXPANSION MONDIALE DE JÉSUS-MARIE

CHAPITRE II

L'Inde engloutit rapidement ses premières missionnaires.

La succession de Mère Saint-André ne pose pas plus de problèmes que celle de Mère Saint-Ignace. Elle revient de droit à celle qui, depuis trois ans, supplée sa devancière.

Mère Sainte-Thérèse (mademoiselle Motte) appartient à la Congrégation depuis 1826 ; elle y était entrée à vingt-sept ans, après une enfance heureuse et insouciante (à dix-sept ans, elle avouait à son confesseur ne pas savoir ce qu'était une croix . . .) ; le désir de sauver des âmes prédominait dans sa vocation, et elle n'avait pas franchi le seuil d'un autre couvent où, lui disaient les religieuses, « nous ne nous occupons que de nous. » Elle avait assisté aux adieux du Père Coindre ; elle avait vécu onze ans avec Mère Saint-Ignace, qui se montrait volontairement dure à son égard, en vue de « la former », pressentant qu'elle « serait appelée à gouverner la Congrégation plus tard. » À la mort de la fondatrice, elle était devenue assistante générale ; elle avait ensuite fondé la mission des Indes, et y était restée douze ans. Nous avons vu son élan, qui l'amena même à croire la Congrégation destinée à une œuvre toute missionnaire ; mais, entre temps, les choses avaient marché, les fondations s'étaient

multipliées en France et en Europe, et, si attachée qu'elle fût à son œuvre tropicale, elle avait trop de bon sens pour contrarier la poussée universelle qui se manifestait autour de Fourvière.

Elle incarnera cette expansion ; infatigable, elle voyagera de maison en maison, se rendra personnellement compte des conditions dans lesquelles naissent les établissements nouveaux, et ne s'attardera guère nulle part, car une immense correspondance la réclame. Elle se fait de sa tâche une notion presque militaire : s'appropriant un mot de Madame Louise de France, d'après lequel une Carmélite « doit vivre de telle sorte qu'elle soit toujours prête à se confesser, à communier et à mourir, » elle ajoute « qu'une religieuse de Jésus-Marie doit, en outre, être toujours prête à aller partout où l'obéissance l'appellera à travailler au salut des âmes. » Même au cœur, dans la récitation de son office, une religieuse, dit-elle, appartient à la Garde de l'Église, et ses distractions peuvent aider l'ennemi diabolique à faire brèche. La vigilance, une vigilance qu'elle recommande aussi dans l'éducation — elle sait, par l'expérience de sa propre enfance, combien facilement il arrive qu'une pensionnaire laissée sans surveillance, enseigne le mal à ses compagnes —, voilà probablement la note personnelle qu'elle met dans sa spiritualité, tout comme, dans son action, elle se caractérise par son zèle missionnaire.

C'est ce zèle qui l'avait ramenée en France. Il s'agissait de trouver des remplaçantes pour celles des religieuses que le climat des Indes avait éprouvées.

Elles savent maintenant à quoi s'en tenir : elles ne peuvent plus nourrir les illusions que trahissaient, à leur arrivée, leur trop grande promptitude à se croire guéries des fièvres, et leur hésitation à se vêtir de blanc. La chaleur est dure, cette chaleur qui fera dire à un évêque qu'elles subissent leur Purgatoire sur terre. Pour s'en défendre, les ventilateurs électriques n'existent pas encore, mais seulement des *pankas* ou « baldaquins mobiles »,

que l'on agite de l'extérieur avec une corde, et des *tatis*, sortes de portes en chanvre ou autre filament qu'on arrose d'eau pour rafraîchir l'intérieur des chambres. Pasteur n'est pas non plus encore venu enseigner comment se préserver des affections microbiennes, et la vallée du Gange est la terre du choléra. Neuf religieuses, toutes jeunes — de dix-sept à vingt-huit ans — sont déjà mortes entre 1844 et 1851 ; dix ans plus tard, la liste en comprendra vingt-sept, dont la plus âgée n'a que cinquante ans.

Disparue sans doute aussi, l'illusion d'une conquête rapide : la ténacité de l'idolâtrie, le compartimentage terrible des castes qui rend si difficile aux chrétiens de se marier sans tomber à l'état des parias, tout réduit la progression à un lent piétinement, sans satisfaction d'amour-propre, sans même la joie d'un résultat immédiatement tangible.

Mais ce n'est pas la satisfaction, c'est le sacrifice que recherchent les missionnaires ; et Mère Sainte-Thérèse n'a pas de peine à recruter une équipe pour la relève de la garde.

Elle commence par écrire à l'impératrice Eugénie une lettre, inconnue jusqu'ici, dont la copie se trouve aux Archives Nationales de Paris :

Je viens en France, Madame, chercher de nouvelles Sœurs qui m'aident dans la pénible mais glorieuse carrière de la vie missionnaire. Un grand nombre de mes Sœurs de Fourvière et du Puy où nous avons des maisons désirent me suivre ; mais mes ressources sont trop bornées pour suffire aux frais d'un aussi long voyage. Le consul de France à Alexandrie m'a donné l'espérance qu'avec l'autorisation du Ministre des Affaires étrangères, je pourrais faire le trajet de Marseille à Alexandrie, sans autres frais que ceux de la nourriture, parce que le Directeur des Messageries Impériales doit se charger du passage gratis des missionnaires sur les paquebots français de la Méditerranée. Un mot de votre part, Madame, m'obtiendra cette autorisation. Mais il me reste encore bien des frais à couvrir.

forêt dense que notre imagination peuple d'animaux féroces plus nombreux qu'en réalité. Nous fîmes connaissance avec les serpents, les singes et même avec des compagnies de voleurs errants. »

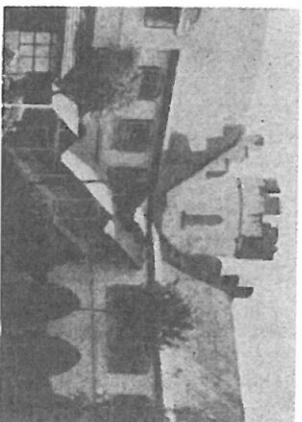
Et Mère Sainte-Lucie continue : « Les nuits étaient terribles. Les haies, les arbres, à la lueur de la lune, prenaient des formes fantastiques. Il nous était facile alors de voir un tigre débouchant du fourré se précipitant vers nous en quête d'une proie. Que ferait alors notre guide si un cobra s'aventurait dans notre domaine ?

Le matin nous riions de bon cœur de nos terreurs nocturnes et nous nous réjouissions à la vue des oiseaux au plumage multicolore et varié, du balancement gracieux des palmes et autres arbres sous le souffle de la brise ; n'est-il pas jusqu'aux nénuphars paisiblement assis sur l'eau d'un étang qui nous égayaient ? »

Des tribulations : le passage des rivières à dos d'homme ; un chariot qui se brise dans la nuit et le guide qui s'enfuit par crainte d'une réprimande. Des consolations : le secours de deux officiers anglais et la découverte que tous les hérétiques d'outre-Manche ne sont pas nécessairement des méchants : le récit naïf nous dit tout cela ; et il se termine par une allusion aux dangers autrement graves qui vont suivre.

Car nous sommes à la veille de la révolte des Cipayes. Elle éclate en mai 1857 : on sait de quelles atrocités elle fut marquée. Les religieuses d'Agra et leurs élèves se réfugièrent au Fort, où elles occuperont les écuries des éléphants ; « cette place, disent-elles, une des meilleures, est assez confortable. » Elles y seront assiégées du 22 juin au 2 septembre, et seront libérées par une colonne de secours venue de Delhi, juste à temps pour éviter le sort des Européennes massacrées à Cawnpore. Elles apprendront le martyre de plusieurs prêtres tués « en haine du nom chrétien, » car il s'agit moins d'une insurrection nationale que d'une explosion de fanatisme. Leur orphelinat pour indigènes, leur

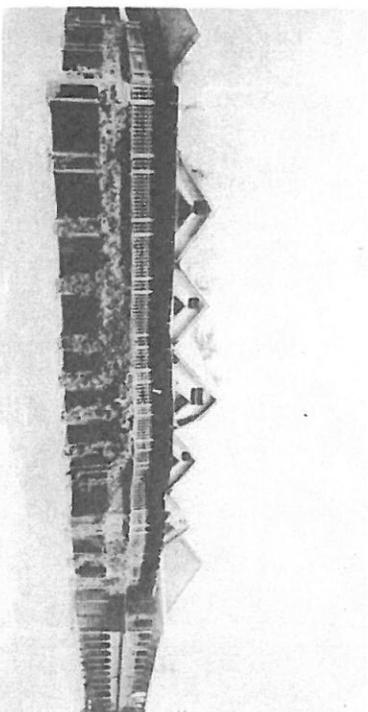
noviciat, sont incendiés. Mais rien ne les ébranle : et comme Mère Sainte-Thérèse, la mort dans l'âme, croit de son devoir de les rappeler, elles protestent qu'elles n'abandonneront pas un champ de bataille où elles ont tant sué :



Couvent de Poona, maison provinciale de la province de Bombay.

« Nous ne regardons point comme un ordre, écrit Mère Saint-Bruno, l'invitation que votre bon cœur vous fait nous adresser de nous rendre à un port de mer pour retourner en France. Ce beau pays, tout cher qu'il nous soit, n'est plus, à vrai dire, notre patrie. Le bon Dieu nous a placés ici pour sauver quelques âmes. Il nous a préservés de tout malheur ; rien ne nous a manqué ni pour l'âme, ni

Couvent de Simla, maison provinciale de la province de Delhi.



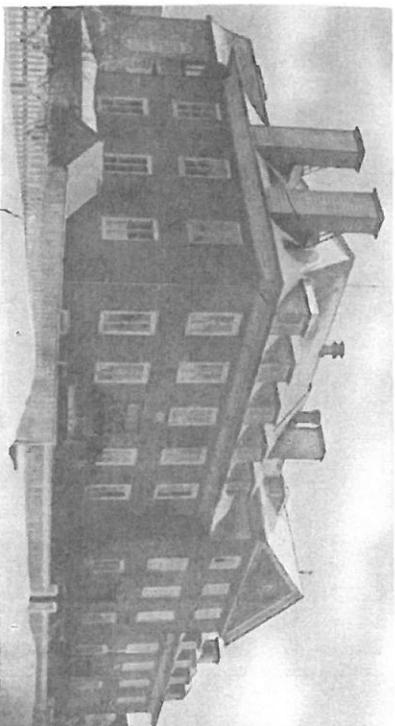
pour le corps ; vous voudrez bien nous permettre, ma Révérende Mère, d'être fidèles à notre mission. »

Loin de prévoir un départ, l'évêque d'Agra va se rendre en France, pour remplacer deux religieuses qui sont mortes, et en Angleterre où il espère recruter des novices. De fait, le généralat de Mère Sainte-Thérèse verra se fonder trois nouvelles maisons aux Indes, deux en 1860, à Poona, la ville des plateaux au-dessus de Bombay, et une, en 1864, à Simla, la station d'altitude qui, depuis, a servi de « capitale d'été » au vice-roi.

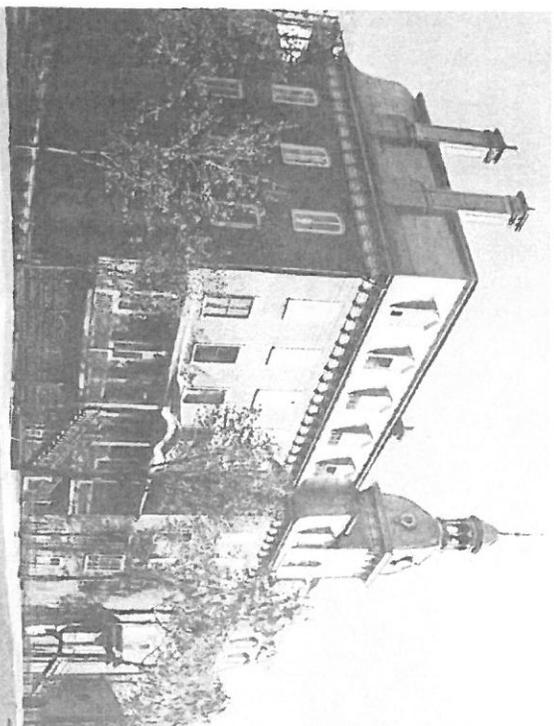
Jésus-Marie répond à l'appel du lointain Canada.

On verra l'apostolat de Jésus-Marie se développer aussi dans une tout autre direction. Mais ces diverses fondations se tiennent l'une l'autre. En 1842, lors de son départ pour les Indes, Mère Sainte-Thérèse s'était trouvée jusqu'à Civita Vecchia sur le même bateau que Monseigneur de Forbin-Janson, qui avait aidé Pauline Jaricot à créer la Propagation de la Foi, et qui, après un long séjour aux États Unis, se rendait à Rome pour mettre sur pied l'œuvre de la Sainte-Enfance. Il était très lié avec Monseigneur de Mazenod, évêque de Marseille et fondateur des Oblats, qui venait d'envoyer quelques Pères à Montréal, et chez qui descendaient fréquemment les évêques du Nouveau Monde en route vers la Ville éternelle ou la Terre Sainte. Lui-même avait été l'hôte, à Québec, de Monseigneur Baillargeon, à Montréal, de Monseigneur Bourget.

On sait les efforts de ce dernier pour attirer au Canada des Congrégations françaises : Oblats, Pères de Sainte-Croix, Cleres de Saint-Viateur, Frères des Écoles chrétiennes et de l'Instruction chrétienne, communautés féminines de tout genre : il y a là une véritable Renaissance, un ensemble comparable à celui du dix-septième siècle.



Couvent de Lauzon, premier couvent de Jésus-Marie au Canada.



Couvent actuel de Lauzon.

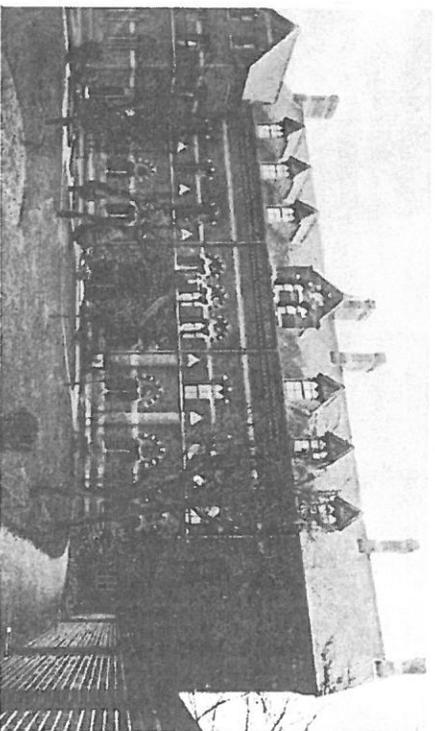
Monseigneur Bourget se rend en France en 1855. Il avait été chargé par l'abbé Routhier, curé de Lévis, de lui fournir des religieuses éducatrices. Tout naturellement Monseigneur de Mazenod l'adresse aux Sœurs de Jésus-Marie, qu'il a vues trois fois s'embarquer dans sa ville, le sourire aux lèvres, pour l'Orient lointain. Monseigneur Bourget va frapper à leur porte ; sa demande est accueillie. Quatre religieuses, Mères Saint-Cyprien, Saint-Clement, Saint-Joachim, Saint-Rémi, et quatre novices, quittent Fourvière le 21 novembre. Elles prennent la mer au Havre, où Monseigneur Bourget les bénit.

Durant la traversée — une traversée de seize jours ! — elles essuient une tempête qui met leur navire en danger ; et elles apprennent à New-York le naufrage d'un autre bateau qui transportait leurs bagages, engloutissant livres et cahiers, souvenirs, lingerie. . . Du moins sont-elles maintenant à bon port ; en arrivant au Canada, elles vont se reposer deux jours à Longueuil, chez les Sœurs des Saints Noms de Jésus et Marie, au nom fraternel. Elles se dirigent ensuite vers Lévis à travers les neiges de décembre, paysage bien différent de celui que leurs aînées rencontraient en Asie. . . Le pensionnat s'ouvre en janvier 1856 ; quelque temps plus tard, l'abbé Routhier, que sa santé contraint à voyager, ira lui-même en porter des nouvelles à la Maison-mère et aux familles de ses collaboratrices.

L'Angleterre, fondation providentielle qui se fera la pourvoyeuse des Indes.

Des missions asiatiques, une autre filière mène en Angleterre. En 1857, Monseigneur Amherst, qui vient d'être sacré évêque de Northampton (Angleterre), fait sa visite *ad limina* ; il rencontre à Notre-Dame de Fourvière son collègue de Southwark, Monseigneur Grant, qui a un frère chapelain aux Indes chez les Sœurs de Jésus-Marie. La conversation se porte sur

celles-ci, dont la Maison-mère est à deux pas ; et le nouveau prélat songe à s'assurer leur concours. Il le leur demande officiellement deux ans plus tard. Démarche providentielle, pense Mère Sainte-Thérèse : après les privations de la mutinerie, le choléra vient d'emporter plusieurs missionnaires, et toujours il a été difficile d'en trouver qui sachent assez l'anglais ; s'installer outre-Manche, ce n'est pas disperser ses efforts, c'est constituer



Convent d'Ipswich, maison provinciale de Jésus-Marie en Angleterre.

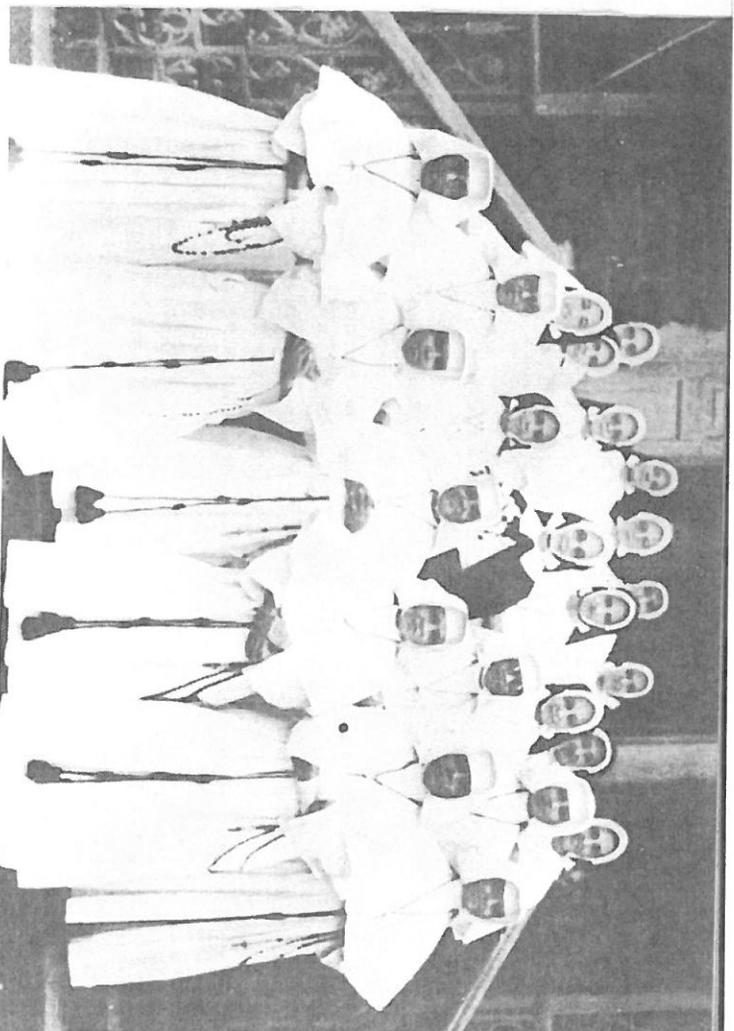
peut-être une réserve où les Indes puiseront, en tout cas un relai où apprendre la langue.

Cinq religieuses, conduites par Mère Saint-Xavier (M^{lle} Teyssier) se rendent en août 1860 à Ipswich, la ville qu'on leur assigne pour résidence ; elles y trouvent des vestiges de la vieille Angleterre catholique, un pèlerinage célèbre à la Vierge, des couvents d'Augustins, de Dominicains, de Carmes, le tout ruiné par la Réforme. Un prêtre français chassé par la Révolution,

Pabbé Simon, y a restauré le culte ; son ancienne propriété deviendra le couvent. Un orphelinat, puis un pensionnat maintiendront la communauté dans la double voie de dévouement qu'avait ouverte Mère Saint-Ignace. Bientôt, en juin 1863, une prise d'habit fera revivre une cérémonie oubliée en Angleterre depuis près de trois siècles.

Ce n'aura pas été sans exciter les sectarismes. Les gamins houspillaient la commissionnaire, Sœur Saint-Didier, aux cris de « Roman Didier, Roman Didier ». Les mêmes cris avaient même un jour accueilli Monseigneur Amherst, à sa grande surprise ; et, le 5 novembre 1862, un catholique apostat avait amené la foule au nom de la liberté contre l'église et ses « victimes cloîtrées ». Des bandes avaient parcouru la rue qui retentissait de leurs hurlements : « À bas les religieuses, liberté aux enfants ! » Elles avaient brisé les vitres, et tenté vainement d'enfoncer les portes cadenassées par Mère Saint-Xavier et munies de médailles miraculeuses. Les autorités, d'ailleurs, s'en étaient excusées, et avaient payé les dégâts. La police faisait désormais bonne garde, les journaux s'indignaient, et Mère Sainte-Thérèse, venue aviser aux mesures à prendre, plaisantera ses filles sur l'hostilité du diable qui prévoit leurs succès. Elle ajoutera, en riant : « Si les vitres ont été cassées, ne vous en tourmentez pas ; vous allez voir que les enfants vous arriveront nombreux... à entrer non seulement par les portes mais par les fenêtres. »

Quand Mère Sainte-Thérèse prendra sa retraite, la Congrégation rayonnera sur cinq pays dans trois continents. Fidèle à l'esprit de la Mère Fondatrice, elle associe l'éducation chrétienne tantôt au travail manuel, tantôt aux études secondaires. À Lyon même, si la Providence n'a pu rouvrir, un des tout premiers actes de Mère Sainte-Thérèse, le 10 décembre 1856, — elle n'est pas encore officiellement supérieure générale, — a été d'admettre des jeunes filles à la Pension des Dames pour le service et pour les former à la vertu. Ainsi l'immeuble retrouvé



« Sœurs affilées », indignées.

en partie sa destination sociale, vérifiant une prédiction du curé d'Ars qui avait dissuadé de le vendre, et annoncé qu'il s'y ferait encore beaucoup de bien. ¹ En Angleterre, aux Indes, nous avons vu les orphelinats naître parallèlement aux pensionnats. En 1863, les missions des Indes s'ajointront des Sœurs affilées indigènes, avec leurs règles propres et leur coutumier spécial : symbole d'un enrachement, elles aident à franchir la barrière des races, et seront précieuses par leur connaissance d'une

1. L'épisode, tel que le racontait Mère Saint-Xavier, mérite d'être narré en détail. La future supérieure d'Ipswich vint consulter le curé d'Ars, avait trouvé l'église encombrée par la foule ; le curé, sortant du confessionnal, avait dit de laisser approcher Mère Saint-Xavier, religieuse de Jésus-Marie, la désignant de son nom sans l'avoir jamais vue, puis répondant à sa question avant qu'elle eût eu le temps de l'exprimer. Il avait prédit plusieurs autres fondations, et ajouté : « Toutes les Religieuses de Jésus-Marie qui mourront dans la Congrégation seront sauvées. »

psychologie toujours étrangère aux Européens les mieux disposés.

Mère Sainte-Thérèse, qui s'affaiblissait depuis quelque temps, est frappée de paralysie en 1867, et demande à être relevée de ses fonctions ; Mère Saint-Pothin est choisie à sa place. On voit alors la vieille supérieure générale indiquer, de son fauteuil, qu'elle veut elle aussi baiser la main de sa remplaçante en signe de soumission, comme le prescrit le cérémonial, et, la nouvelle élue s'étant approchée d'elle, elle lui baise la main avec une effusion qui touche les témoins jusqu'aux larmes. Mère Saint-Pothin rend bien à Mère Sainte-Thérèse cette affectueuse déférence. Après son installation, elle lui conduit le cardinal de Bonald : il lui conserve le titre de Révérende Mère, et comme elle proteste, il lui pose son camail sur la tête comme à une enfant qu'on veut apaiser, et lui dit : « Vous serez Révérendes Mères toutes les deux. » Elle vivra deux ans encore, entourée d'égards comme l'avait été Mère Saint-André, dont elle rappelle la fin par son édifiante simplicité.

CHAPITRE III

LES ANNÉES PAISIBLES

MÈRE SAINT-POTHIN ET MÈRE SAINTE-EULALIE

*Sous Mère Saint-Pothin,
le rythme des fondations se continue.*

Avec Mère Saint-Pothin nous quittons la génération des fondatrices. Celle-ci n'est plus guère représentée que par Mère Saint-Bruno qui survit aux Indes. Néanmoins, la nouvelle supérieure générale y touche de près : née en 1806 à Châteauneuf près Rive-de-Gier, Antoinette Chollet est entrée au noviciat en 1827, et a reçu en religion le nom du premier évêque de Lyon ; elle a donc vécu dix ans avec Mère Saint-Ignace. Témoins visuel des émeutes de 1834 et de 1848, conseillère générale depuis 1842, elle a pris part aux tribulations de la Maison-mère comme à ses joies.

Fondatrice à son tour, c'est elle qui a été désignée, en 1850, pour introduire la Congrégation en Espagne. Nous avons dit l'accueil réfrégérant qu'elle y a tout d'abord reçu : elle a expérimenté les labeurs d'une naissance, les rebuffades, plus graves quand elles viennent de l'autorité religieuse, les doutes, plus troublants lorsqu'ils se répèrent à Fourvière. Peu s'en est fallu qu'on ne l'eût rappelée : Mère Sainte-Thérèse est enfin venue régler la situation. Mais il faudra subir la pauvreté, le toit disjoint qui laisse passer l'averse, le froid qui fait tomber

des doigts la plume. Il faudra passer par l'épreuve de la maladie et du deuil : décès d'une novice française, Sœur Victoire, qui succombe à une typhoïde ; menace du choléra ; éloignement momentané, pour raison de santé, de Mère Saint-Sébastien, l'Espagnole sur qui Mère Saint-Pothin comptait le plus pour la seconde. En cette mission d'Europe, elle doit déployer la même énergie, le même savoir-faire que ses sœurs les missionnaires des Indes. La même abnégation aussi : pour laisser à ses collègues espagnoles le temps nécessaire à leur enseignement, elle se réserve les travaux domestiques, et l'on voit la supérieure, conseillère générale, s'occuper des vêtements et du blanchissage. En 1857, elle avait fondé une deuxième maison espagnole à Tarragone.

En 1859, elle avait été rappelée à Lyon comme maîtresse des novices : un rêve, où son patron saint Pothin l'invitait à lutter auprès de lui, l'y avait encouragée : elle paraît avoir cherché volontiers dans les rêves les signes de la volonté divine, et c'est ainsi qu'au moment où elle avait dû se séparer de Mère Saint-Sébastien, elle avait cru voir Notre-Seigneur lui reprocher de ne pas accepter cette croix bien qu'elle se fût offerte à porter celle du Calvaire. L'Espagne restera d'ailleurs pour elle ce qu'avait été l'Inde pour Mère Sainte-Thérèse, la mission chérie, le théâtre du premier apostolat ; et comme la distance est moindre, elle aura, plus heureuse en cela que Mère Sainte-Thérèse, l'occasion d'y retourner. Sa carrière, toute parallèle à celle de sa devancière, l'initie successivement au travail des missions et à l'administration générale de la Congrégation ; elle se couronnera par dix-huit ans de gouvernement comme supérieure générale.

Quand elle prend sa charge, quarante ans d'existence ont rendu la Congrégation solide. Les difficultés de sa naissance s'effacent dans le lointain. Elle a trouvé ses diverses orientations. Elle va pouvoir se développer en paix au cours de ce dix-neuvième siècle sans guerre. Une seule épreuve de ce genre

l'attend presque immédiatement, un an après le décès de Mère Sainte-Thérèse : la guerre franco-allemande de 1870. Remont et Fourvière en seront secourus. La cité lorraine se trouve sur le chemin des armées : elle sert de quartier-général à celle des Vosges ; l'externat est converti en hôpital où l'on installe des soldats et des francs-tireurs blessés. Puis viendront les « Prussiens », — en fait, heureusement, des Badois catholiques qui réquisitionnent la salle de récréation pour en faire leur dortoir, mais se montrent corrects. Les religieuses n'en passeront pas moins des heures d'angoisse, d'autant qu'elles continuent à soigner des francs-tireurs, au risque de voir brûler la maison s'ils étaient découverts, et que les envahisseurs, en représailles d'une attaque d'irréguliers, mettent la ville à l'amende et emmènent le curé comme otage.

À Fourvière, ce sont les Garibaldiens qui prétendent se faire loger, et dont on redoute l'indiscipline : mais la maison de Fourvière a déjà été transformée, elle aussi, en ambulance. Elle héberge des soldats blessés qui se montrent aux fenêtres ; on peut donc obtenir que les Garibaldiens se retirent ; ils se contentent de laisser pour une nuit leurs bagages sous le grand portail et leur drapeau sous la garde de l'aumônier ; un ex-voto remerciera la Vierge de sa protection. Incidents sans lendemain, au total, et désastre national dont les religieuses souffrent dans leur cœur de Françaises mais qui n'affecte pas la destinée de la Congrégation.

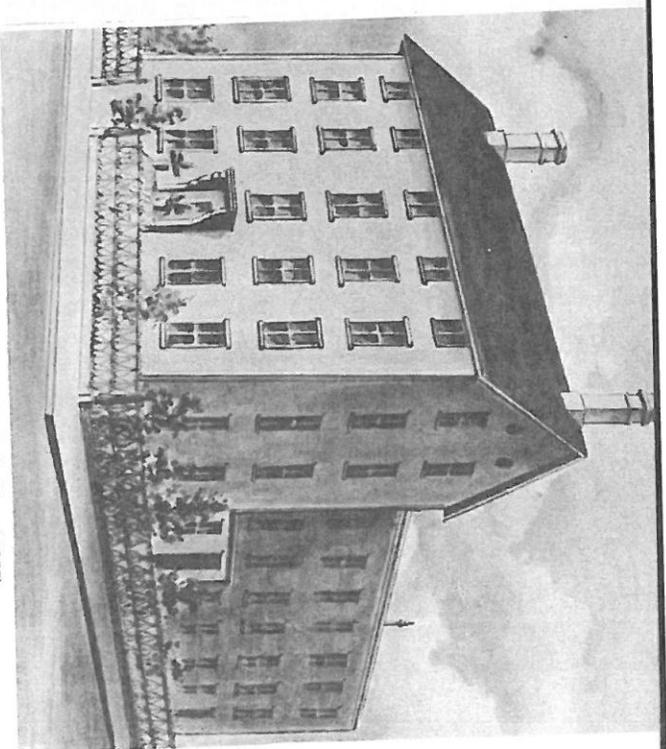
Celle-ci continue à se développer. Et c'est au Canada surtout qu'elle connaît un nouvel essor. La graine jetée dans cette terre féconde ne pouvait manquer de fructifier. Déjà la maison de Lévis avait engendré quatre filiales, à Saint-Gervais, à Saint-Anselme, aux Trois-Pistoles, à Saint-Michel de Bellechasse. En 1869, pour remplacer la supérieure provinciale, Mère Saint-Cyprien qui vient de mourir, Mère Saint-Pothin désigne Mère Saint-Cyrille, jusque-là supérieure à Tarragone. Elle prépare

ainsi, sans le savoir, une de ses continuatrices les plus éminentes.

À peine arrivée au Canada, Mère Saint-Cyrille décide de transférer la maison provinciale à Sillery. À proximité de Québec comme Lévis, mais sur la même rive du fleuve, Sillery, l'ancienne résidence des Jésuites et des Hurons chrétiens, allait se transformer bientôt en une coquette banlieue ; elle n'était encore qu'une campagne admirablement située. Le pensionnat s'ouvre dès septembre 1870 ; le noviciat le suit trois ans plus tard. Il ne tardera pas à commencer à son tour.

Dans ces années, 1870 à 1880, l'agriculture canadienne périclité, et l'industrie textile de la Nouvelle-Angleterre, en pleine croissance, happe les travailleurs découragés. Ils s'expatrient par milliers, cédant à l'attrait de l'émigration qui s'exerce jusque sur l'Europe ; les États-Unis semblent un vide immense où s'engouffre le trop-plein du monde entier. Gens travailleurs que cette main-d'œuvre canadienne, honnêtes, dociles, qu'on exploitera peut-être quelquefois ; bons chrétiens aussi, d'une foi qu'avait soutenue toute leur ambiance, qui s'identifiait avec leur langue et leur nationalité... Mais que deviendra-t-elle hors de ce milieu, dans un autre pays qui parle une autre langue, de tradition protestante par surcroît, et où l'on se moque volontiers des inassimilés ? Que deviendront surtout les enfants élevés dans les écoles anglo-américaines et subissant ces moqueries ? Mère Saint-Cyrille s'en inquiète.

Elle se rend en voyage d'informations à Fall-River, un des centres du Massachusetts où vont s'établir le plus d'ouvriers canadiens-français. Elle y rencontre un prêtre de Montréal, l'abbé Bédard, que le spectacle de cet exode avait frappé par le mélange de résolution et d'angoisse inscrit sur les visages des partants, et qui les avait suivis pour leur apporter dans leur exil les secours spirituels. Ensemble, ils décident de fonder une école, qui ouvre ses portes en 1877, la première école de langue fran-



Convent de Jésus-Marie, Fall-River (1877).

çaise en Nouvelle-Angleterre. Fall-River est l'aînée d'une longue série à laquelle les Sœurs de Jésus-Marie ajouteront, du vivant même de Mère Saint-Pothin, deux autres maisons, à Manchester (New-Hampshire) en 1881 et à Woonsocket (Rhode-Island) en 1884.

Ainsi leur champ d'action s'élargit encore : après le Canada, les États-Unis ; jamais la portée de cette action ne sera trop magnifiée : tout en restant essentiellement religieux, cet apostolat offre un autre aspect propre à charmer des cœurs français. Il s'agissait de savoir si ces jeunes forces que le Canada n'avait pas su garder allaient se confondre dans une masse où se perdraient leurs caractéristiques ethniques et morales, ou si elles conserveraient dans un nouveau cadre leur individualité. Mère Saint-Cyrille, et la Congrégation de Jésus-Marie sous le généralat de Mère Saint-Pothin, ont aidé à bâtir un peuple franco-américain.

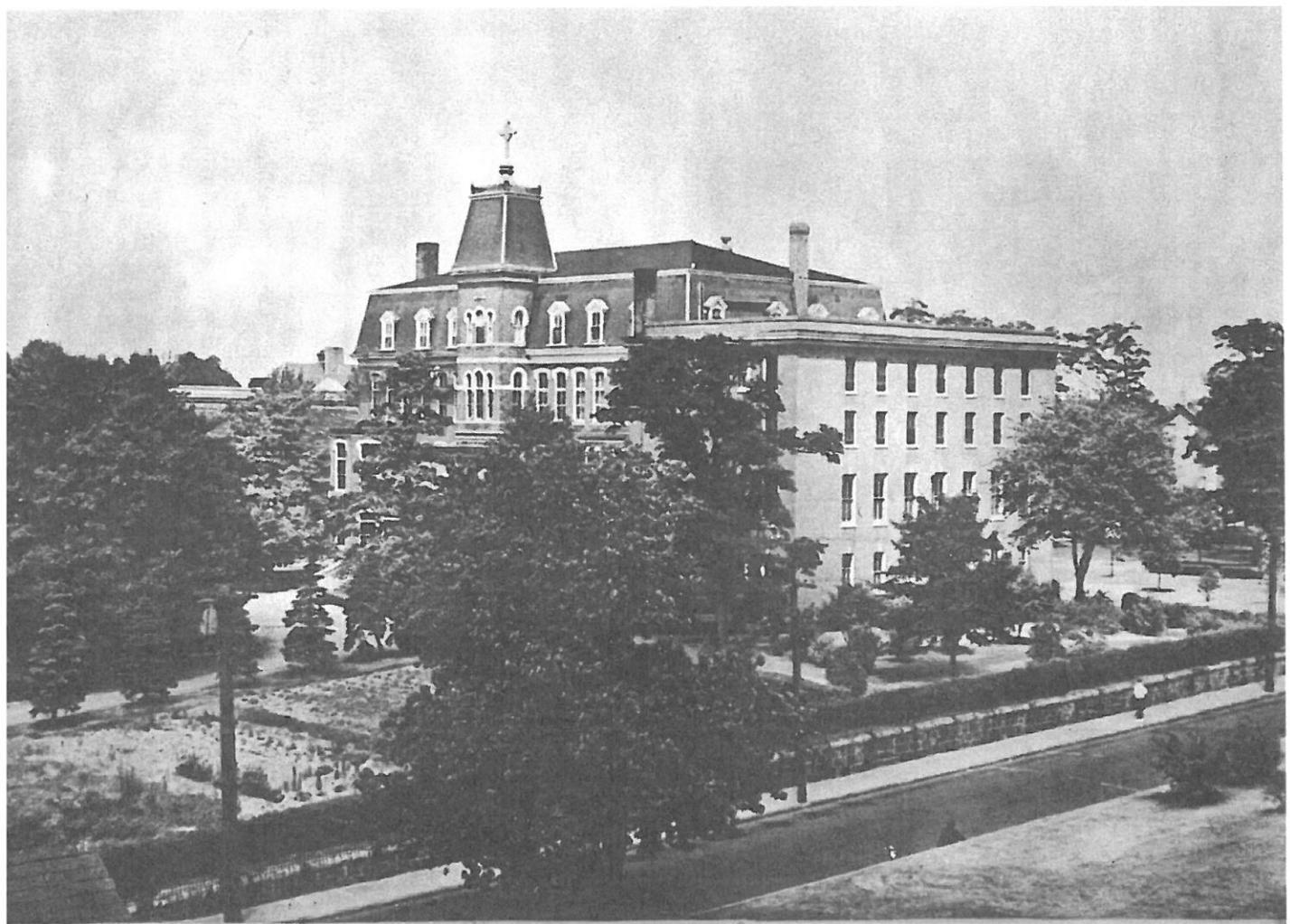
Les vieilles missions n'en sont pas négligées : dans son Espagne aimée, Mère Saint-Pothin, en 1872, peut ajouter aux

communautés de Barcelone et de Tarragone celle de Valence ; aux Indes, ce sont de nouveaux pensionnats en deux stations d'altitude : Marri (que les Anglais orthographient Murree) en 1876, et Dehra Dun en 1880, ainsi qu'en la grande ville de Lahore, en 1877. En Angleterre, où Londres, dès 1863, sous Mère Sainte-Thérèse, avait suivi de près Ipswich, mais où, faute d'un local approprié, les déplacements se succèdent à un rythme excessif, les religieuses s'occupent de mettre fin à ce nomadisme : le cardinal Manning les oriente vers le nouveau quartier de Willesden. Elles ne s'y logeront qu'en 1886, après la mort de Mère Saint-Pothin, mais celle-ci a eu le temps de s'intéresser à leurs premières démarches.

L'âge, qui altère sa vue, son ouïe, et qui occasionne une chute où elle se rompt la clavicule, ne lui ôte pas sa gaité, ni sa ponctualité. Aux récréations elle encourage la détente, et promet un sou à une religieuse particulièrement enjouée, toutes les fois que celle-ci la fera rire ; elle a des gâteries délicates pour celles qui ont besoin de se fortifier. Elle plaît, malgré la froideur qu'elle s'impose pour empêcher l'affection de s'attacher à elle plutôt qu'à Dieu. Toujours la première aux exercices, elle continue à descendre au réfectoire malgré l'obscurité de l'escalier. Plus tard, immobilisée dans sa chambre, elle persiste à se lever et à se coucher aux heures réglementaires, jusqu'à la veille de sa mort. Une fluxion de poitrine l'emporte, à 79 ans, le 15 février 1885.

Les six ans de généralat de Mère Sainte-Eulalie.

Que la remplaçante de Mère Saint-Pothin soit une enfant de l'Aveyron, et non plus de la région lyonnaise, cela n'a rien que de très naturel, mais cela souligne pourtant à quel point la commu-



nauté née à Fourvière a désormais perdu son caractère local. Mère Sainte-Eulalie, née Basilde Marcocelle de Roquefort, est venue au monde en 1824 ; elle est entrée en religion en 1850, a prononcé ses vœux en 1852 ; comme sa devancière, elle a exercé son apostolat en Espagne, à Tarragone et à la maison provinciale. Très cultivée, c'est une éducatrice de grande valeur, et l'on vante sa prudence. Pour ses débuts, elle voit la communauté de Londres achever ses pérégrinations ; l'installation à Willesden se fait en 1886, durant l'octave de la Fête-Dieu. Il s'agit d'une paroisse qui vient d'être inaugurée quinze jours auparavant, et où les religieuses de Jésus-Marie se trouvent être une fois de plus, des pionnières ; la solennité liturgique leur permet de commencer par l'adoration du Saint-Sacrement, méconnu et absent depuis plus de trois siècles.

L'année suivante, les missions d'Espagne descendent vers le Sud. Déjà par leur établissement à Valence, elles avaient décollé de la Catalogne. C'est maintenant la petite ville d'Orihuela, dans la plaine de Segura, qui les appelle au pays de la canne à sucre et des oranges, première de multiples fondations.

Simultanément, Mère Saint-Cyrille revient à la charge. La Nouvelle-Angleterre, qui compte déjà trois maisons, en réclame une quatrième. Après les centres franco-américains de Fall-River, de Manchester, de Woonsocket, l'importante ville de Providence se trouve en face du même problème. Il y faut créer des paroisses pour les arrivants du Canada. Quoi de plus indiqué que d'y confier une école de filles aux religieuses qui ont fait leurs preuves dans la localité voisine qu'est Woonsocket ? Et puisque leur moisson lève, puisque leur recrutement se fait abondamment sur place au Nouveau-Monde, comment leur supérieure générale ne les y autoriserait-elle pas ?

Ainsi Mère Sainte-Eulalie, sans connaître en ces années paisibles aucune difficulté sérieuse, n'en a pas moins de multiples questions à résoudre, au Nord, au Sud, à l'Ouest. Elle agit à

l'échelle mondiale. Elle craint de n'en avoir pas la force, car sa santé laisse à désirer. Et c'est pourquoï, en 1891, elle n'accepte pas de réélection. Plutôt que de manquer à sa tâche, elle se retirera dans un poste moins accablant. On la nomme d'abord supérieure à Remiremont ; elle revient plus tard à la pension de Fourvière, puis retourne en Espagne, dont le climat méditerranéen lui conviendra mieux. Elle est chargée de former les jeunes probantistes avant leurs vœux perpétuels ; très adroite de ses mains, habile dentellière, elle confectionne et brode de nombreux ornements d'église. Elle s'éteindra le 17 octobre 1910, laissant une grande réputation de charité, de mortification et de discipline.

CHAPITRE IV
DE L'UNIVERSALISATION AU DÉRACINEMENT
MÈRE SAINT-CYRILLE

*De Tarragone, Mère Saint-Cyrille passe
au provincialat de Sillery.*

Nous avons déjà nommé plusieurs fois Mère Saint-Cyrille. Aucune supérieure générale n'avait encore été préparée par une activité aussi multiple. Elle sera, de fait, une des plus remarquables, on dirait volontiers la plus remarquable après la fondatrice, si la plume n'hésitait au souvenir de Mère Saint-André, ou de cette Mère Sainte-Thérèse qui lui ressemble tellement . . . Elle a le même âge que sa devancière — Mère Sainte-Eulalie — et celle-ci lui survivra. Mais, à une vigueur physique mieux conservée, elle joint une énergie presque militaire. Sans doute la doit-elle à son père. Celui-ci, Augustin Reynier, lieutenant de gendarmerie, plus tard colonel, avait fait les campagnes de Napoléon, et avait rapporté la Légion d'Honneur. Mère Saint-Cyrille était née dans les Hautes-Alpes et avait pour mère Madeleine Clément ; excellente famille chrétienne qui lui avait fait donner, à Gap, une bonne éducation par des religieuses sécularisées à la Révolution. Elle était ensuite devenue institutrice libre à Marseille. C'est là, nous dit son neveu, qu'elle avait senti s'éveiller une vocation missionnaire en voyant s'embarquer pour les Indes un groupe de religieuses de Jésus-Marie (sans doute

la seconde équipe, celle de 1844). On nous raconte, d'autre part, qu'elle avait entendu prêcher à Paris, à la Madeleine, M^{sr} Borghi ; qu'en sortant du sermon elle avait déclaré à ses parents son intention de se faire missionnaire puisqu'elle ne pouvait entrer dans l'armée ; et que M^{sr} Borghi, consulté, lui aurait recommandé d'entrer au noviciat de Fourvière : il faudrait alors placer cet incident un peu avant la rencontre de Marseille, qui, peut-être, n'aurait pas été fortuite. Quoi qu'il en soit, la réalisation ne devait pas être immédiate. Son père, qui avait perdu, en 1833, une fille âgée de vingt et un ans, s'afflige à la pensée d'un nouveau sacrifice ; si c'est la volonté de Dieu, il se soumettra, mais non si c'est un caprice ou « de vaines illusions ». Il l'introduit dans le monde, la fait voyager, excursionner dans la montagne, il l'initie à la poésie. Supérieure générale et septuagénaire, elle saura encore par cœur des morceaux appris à cette époque, et les récitera devant les élèves, presque sans accroc.

Dieu abrège l'épreuve. Le colonel Reynier meurt cette même année 1845 ; le 14 septembre, Mère Saint-Cyrille entre au noviciat, et confie sa mère à son frère. Elle est chargée d'enseigner la couture aux élèves, et s'en étonne, car à peine sait-elle tenir une aiguille. « Quand on veut devenir missionnaire, lui répond-on, il faut tout apprendre, afin de savoir se tirer d'affaire. » La leçon a porté : entre ses classes et ses exercices de piété, elle s'évertue à s'assimiler l'art qu'elle doit professer, si bien que sa classe ne se doute même pas de son ignorance. Il lui arrive pourtant d'être embarrassée, comme certain jour où une jeune enfant lui apporte un magnifique voile de tulle en soie auquel elle vient de faire un accroc ; il lui reste la ressource de priver l'étourdi de son voile pendant quelques jours, en châtiment de sa négligence, jusqu'à ce qu'elle ait elle-même appris à faire le point ; il n'y faut pas moins d'une semaine. « L'enfant a fait attention à son voile ensuite, concluait-elle, en racontant l'anecdote, et moi, je me souviens encore du fameux point. »

Après ses vœux, elle reste maîtresse de classe au pensionnat de Fourvière, et c'est elle que nous avons vue, le 24 février 1848, arrêter les émeutiers à l'entrée des dortoirs ; pendant la dispersion, elle se déguise en domestique pour aller donner ses leçons dans les familles. En septembre, elle accompagne Mère Saint-Bruno à Rodez. Elle y prend la direction des élèves, qui se rappelleront avec enthousiasme l'animation de ses cours d'histoire et de géographie, avec émotion la piété qu'elle fait régner durant le mois de Marie. En 1858, premier pas vers l'étranger, elle est nommée supérieure à Tarragone ; elle y fait bâtir, et dédie la nouvelle chapelle à Notre-Dame du Sacré-Cœur, dont le P. Jouet, qu'elle a rencontré à Lyon, propage la dévotion ; elle assigne à la maison de Tarragone le rôle de la propager en Espagne. Un peu plus tard, en 1861, elle organise une loterie au bénéfice de Pie IX qui vient de perdre une partie de ses États, et la reine Isabelle y contribue par l'envoi d'un prie-Dieu dont sa fille l'infante Isabelle a brodé les coussins. Partout où passe Mère Saint-Cyrille son esprit d'initiative se manifeste.

Mais c'est en Amérique qu'elle a donné toute sa mesure. Nous avons déjà dit comment la première supérieure provinciale, Mère Saint-Cyprien, l'avait demandée à Mère Saint-Pothin comme remplaçante. La voilà partie, en 1869, pour ces missions lointaines qu'elle appelait de ses vœux. Tout autres, à vrai dire, qu'elle ne les avait entrevues : au lieu de l'Inde, des tropiques, de l'Asie immuable, c'est le Canada, la neige, l'explosion d'un peuple neuf. Mais une vocation missionnaire n'a rien à voir avec le tourisme ; ce n'est pas tel ou tel voyage qui l'attirait, c'est l'action sur les âmes. Elle déploiera, aux bords du Saint-Laurent, le même zèle qu'elle voulait apporter à ceux du Gange.

Et de ses premiers rêves, elle garde la notion d'une solidarité entre les provinces de Jésus-Marie ; elle fera circuler le sang ; avec elle, chaque établissement, une fois solidement implanté, devient un réservoir où puiseront les nouvelles fondations. Elle

envoi aux Indes, tout de suite, deux religieuses canadiennes, Mère Saint-André en 1869, et Mère Sainte-Agnès en 1871. Le terrain canadien était d'ailleurs préparé par Mère Saint-Joachim, compagne de Mère Sainte-Thérèse et rentrée avec elle d'Orient, puis arrivée à Lévis avec Mère Saint-Cyprien. Les élèves de la missionnaire des Indes, ses recrues, l'avaient entendue souvent évoquer ses visions du pays des brahmes, mais sans doute leur apparaissaient-elles un peu comme des contes merveilleux au delà de leurs possibilités ; voici que le merveilleux devient une réalité, que des petites Canadiennes s'embarquent pour le bout du monde, que la Nouvelle-France, hier terre de missions, se transforme en une terre missionnaire. Et le mouvement s'amplifie : une autre religieuse canadienne, Mère Sainte-Catherine, partira pour les Indes en 1882, et quatre avant la fin du généralat de Mère Saint-Cyrille, en 1901 et 1905 ; six, dans le même temps, se rendront en Angleterre, et vingt-trois en France, berceau que ses enfants grands reviennent entretenir pour de nouvelles familles.

Missionnaire dans l'âme, elle baptise « missions » les maisons ouvertes dans la campagne québécoise, et cela suffit pour conférer un entrain particulier aux départs vers ces « missions » ; c'est le même esprit missionnaire qui la fera partir à la conquête de la Nouvelle-Angleterre. Dans sa signature, elle ajoute aux initiales r. J.-M. la mention « missionnaire » Bâtisseuse, par surcroît ; c'est elle, nous l'avons vu, qui décide à son arrivée le transfert de la maison provinciale à Sillery. Les choses ne vont pas toutes seules, car on manque de personnel et de confort ; il faut prendre le balai en main, faire sauter les écolières à la corde pour les réchauffer. Les soirs de tempête, Mère Saint-Cyrille parcourt les doritoirs, couvre chaudement les enfants, les signe au front et les laisse rassurées. Un peu plus tard, en 1876, la maison nécessite des réparations et des agrandissements : les ouvriers hésitent même à se risquer, et les religieuses, à exposer

la vie de l'aumônier dont les ouvriers réclament la présence : occasion, pour la supérieure, de proclamer sa confiance en Dieu, qui a soin de ses épouses : « Ne craignez rien, mes Sœurs. Tant que nous pratiquerons la sainte Pauvreté, il ne nous arrivera aucun mal... » Occasion aussi de montrer son sang-froid, un matin qu'on lui dénonce, à quatre heures, la présence d'un individu en train de lui dérober des briques : elle s'habille et, suivie de quelques religieuses, elle monte sur la charrette du guidam, qu'elle décharge avec elles sans dire mot, se contentant de le congédier ensuite ironiquement par ces paroles : « Le bien mal acquis ne profite jamais. N'y revenez pas. »

Que d'anecdotes, où se révèlent à la fois son énergie et sa bonté ! Elle barre un jour la route à trois matelots qui s'aventurent sur son terrain, et tente de leur interdire le passage en un charabia mêlé d'anglais et de français ; mais, voyant les larmes aux yeux de l'un d'entre eux, à qui elle rappelle sa mère, elle s'attendrit, et l'amène chez l'aumônier où tous trois sont accueillis paternellement. Elle vient en aide aux sinistrés après l'incendie qui dévaste Québec en juin 1879 ; elle prodigue les consolations aux affligés, les secours aux malades, l'aumône aux indigents ; elle nourrit les mendiants de ses propres mains et leur remet ensuite une médaille ou un scapulaire. Elle sait réprimander, mais aussi pardonner pour peu qu'on se repente ; si elle s'abandonne à une vivacité, elle en demande pardon aux témoins ; elle distribue aux autres les gâteries et les cadeaux qu'elle reçoit, et ne porte que des robes rapiécées, par amour de la pauvreté qu'elle associe à la charité. Elle a horreur des visites importunes mais les accepte par sacrifice, et reçoit avec une parfaite bonne grâce. Et lorsqu'il s'agit de trouver quelqu'un pour une tâche embarrassante, elle s'y prend avec une bonhomie originale : visitant les Trois-Pistoles en 1870, elle exprime ses incertitudes au sujet du choix d'une supérieure pour Saint-Michel. Une jeune religieuse, Mère Sainte-Croix, lui réplique un peu en s'amusant :



S. E. le cardinal Mazella, premier cardinal protecteur de la Congrégation de Jésus-Marie.

« Oh ! moi, ma Mère, j'irai bien » ; elle s'entend répondre du tac au tac : « Soit, ma fille, je vous prends au mot ; » et ce fut le prélude à des fonctions qui dureront toute la vie de Mère Sainte-Croix.

Telle est la maîtresse femme qui avait gouverné vingt-deux ans la province canadienne, et avait ajouté, à ses quatre maisons, neuf autres dont huit aux États-Unis (les deux dernières, Claremont en 1889, Centreville en 1890 n'étaient pas destinées à une longue durée). Sur place même à Sillery, ses initiatives ne se comptaient pas, depuis la création d'un cercle d'études chez les religieuses, le « Cassiacum », jusqu'à celle, en 1890 d'une Société littéraire et philosophique chez les élèves. Elle va maintenant transporter son action sur le plan universel où l'appelle l'unanimité des suffrages.

Mère Saint-Cyrille obtient un cardinal protecteur pour sa congrégation, une procure à Rome, une fondation en Suisse.

Une des premières démarches de Mère Saint-Cyrille, supérieure générale, c'est en effet de confirmer l'universalité, la « catholicité » de la Congrégation en postulant pour elle la nomination d'un Cardinal protecteur au siège de l'Église catholique. Le cardinal Mazella, jésuite, est désigné. Il prend à cœur les

intérêts de ces filles de saint Ignace et les aide dans leurs démarches pour ouvrir une Procure à Rome. Ces démarches aboutissent à la fin de 1895. Le 14 septembre de l'année suivante un petit groupe de trois religieuses se rend dans la Ville éternelle ; Mère Saint-Cyrille les rejoint trois semaines plus tard, après avoir embarqué à Gênes trois autres religieuses pour les Indes, et le 31 octobre, elle nomme une Espagnole, Mère Sainte-Virginie, supérieure de la maison. Elle part de Rome, en décembre, emmenant avec elle sa première recrue italienne. Deux Espagnoles, deux Canadiennes, une Irlandaise, composent l'effectif initial de la maison ; il s'y ajoutera, en 1897, deux Espagnoles encore, une Allemande, une Française : hétérogénéité symbolique, elle aussi, de cet universalisme que le cardinal Mazella se plaît à souligner en rappelant le texte de saint Paul : « Il n'y a plus ni Juifs, ni Grecs, ni Scythes, mais vous êtes tous un dans le Christ. » Petitement installée dans un quartier mal famé, la communauté trouvera mieux, grâce au P. Jouet, celui dont nous avons déjà parlé à propos de Notre-Dame du Sacré-Cœur ; elle obtient, cette même année 1897, son admission officielle dans le diocèse, et une audience privée du Pape. Elle ne s'occupera pas de pensionnat, pour ne point concurrencer les religieuses italiennes, mais uniquement des pauvres, et fera donner des leçons privées de langues étrangères.

Dès auparavant, en 1893, Mère Saint-Cyrille avait ouvert une maison à Montreux : asile possible (moins sûr qu'on ne l'imagine) au cas de persécutions en France ; et surtout, nouveau champ d'apostolat, dans cette Suisse romande qui parle français mais qui est passée au protestantisme. Le tourisme commence à se développer aux bords du Léman et à y attirer un noyau de familles catholiques. Elles peuvent devenir à la province de France ce qu'est la Nouvelle-Angleterre à celle du Canada. À Montreux même, des dames Lyonnaises s'étaient réfugiées en 1877, et, n'y trouvant pas de secours religieux, elles avaient financé la

construction d'une église ; mais on manquait d'école catholique pour une population catholique, d'origine aux trois quarts italienne, qui vers la fin du siècle atteignait déjà deux mille âmes. Une religieuse de Jésus-Marie, Mère Saint-Maurice, avait fait sa première communion à Montreux, aux temps héroïques, dans le petit appartement de l'Hôtel suisse qui servait d'oratoire tout au début ; et c'est de Fourvière que M. l'abbé Grand, curé de Montreux, reçut et accueillit la proposition d'ouvrir dans sa paroisse, une école catholique pour jeunes filles. La Congrégation de Jésus-Marie en assumera la direction et les charges. Selon la formule internationale qu'elle affectionne, Mère Saint-Cyrille envoie, pour inaugurer le poste, deux Canadiennes et une Allemande : elles aménagent en salle de classe une remise, au rez-de-chaussée de leur maisonnette, et commencent un enseignement primaire gratuit aux enfants pauvres, enseignement sur lequel se grefferont plus tard un cours secondaire, et surtout des catéchismes et des œuvres pieuses comme la congrégation des Enfants de Marie.

En 1896, l'année où s'ouvre la Procure de Rome, Mère Saint-Cyrille fonde en outre deux nouvelles maisons espagnoles, celles d'Alicante et de Murcie, des deux côtés d'Orihuela. Et la Congrégation se prépare à fêter les noces d'or de sa Supérieure générale. Elle les célèbre à Fourvière avec du retard, car, toujours active, elle visitait l'Espagne à la date anniversaire, et ne rentre pas sans inspecter au passage Rodez et Le Puy ; le 6 juillet 1897, elle reçoit de toutes parts des hommages touchants, où se distinguent ceux de son cher Sillery ; elle répond par une circulaire où elle reproduit une lettre pastorale de l'archevêque de Lyon sur les devoirs des religieuses enseignantes, — sanctification personnelle, piété, action ; le texte occupera, dans les directives de Jésus-Marie, une place qui le cède seulement aux écrits de Mère Saint-Ignace et du Père Coindre.¹ Cette vie déjà longue

1. Voir le texte à l'Appendice.

semble ainsi s'achever en apothéose : mais Dieu lui réserve, pour son dernier chapitre, une épreuve où Mère Saint-Cyrille devra déployer toute son énergie et ses qualités de chef.

Les maisons de France sous la persécution religieuse.

Les événements sont encore assez proches de nous pour qu'il ne soit pas nécessaire de les raconter en détail. Le cabinet Waldeck-Rousseau, qui monte au pouvoir en 1899, a dans son programme un anticléricalisme outrancier : il décide la guerre aux Congrégations. La loi du 28 juin 1901 exige que toutes sollicitent une autorisation sous peine d'être dissoutes ; plus tard, Combes, dépassant les intentions de son prédécesseur, rejettera en bloc toutes les demandes. Entre temps, que faire ? Les religieux ont jusqu'au 1^{er} septembre pour se conformer à la loi. Mère Saint-Cyrille fait le voyage de Rome, malgré son grand âge, puis y envoie deux conseillers pour consulter le cardinal protecteur, mais elle n'obtient rien de plus que la « réponse inviolable » : « Le Pape ne veut, surtout dans un document de cette nature, imposer ou même conseiller explicitement ni la résistance ni la soumission. Les ordres religieux ont, en effet, des intérêts différents, des constitutions différentes, des tendances différentes et des chances diverses d'obtenir ou non l'autorisation législative. Il paraît difficile dans ces conditions qu'elles aient une conduite uniforme. Examinez donc devant Dieu et jugez vous-même quel est l'intérêt de votre Institut. »¹

En France, les avis se contredisent. Les uns estiment qu'un refus « est plus digne et plus honorable, » et qu'une acceptation ne gagnerait rien ; les autres, comme un correspondant de Mère

1. D'après le R. Père LECANUET, *Les Signes avant-coureurs de la Séparation* (Paris, 1950), p. 295. Voir aux pages suivantes un bon résumé des arguments pour et contre.

Sainte-Mechtilde, supérieure au Puy, pensent qu'il faut « tenter tous les moyens pour, sinon sauver, au moins prolonger l'existence des Congrégations. »

Ces divergences reflètent des oppositions de tempéraments, quelquefois d'opinions politiques, et aussi de perspective, suivant que l'on considère la mauvaise volonté évidente des hommes au pouvoir ou les possibilités de laisser passer l'orage dans une France qui ne supporte jamais longtemps l'intolérance. Les Jésuites, les Bénédictins choisissent l'exil immédiat ; leur exemple agit sur Mère Saint-Cyrille, d'autant qu'elle ne peut pas plus qu'eux s'illusionner sur le sort qui l'attend : un article de la loi ne stipule-t-il pas que l'autorisation sera refusée à toute Congrégation dont les membres appartendraient dans une proportion notable à des nationalités étrangères ? Et n'est-ce pas désormais le cas de Jésus-Marie avec son expansion internationale ? Allons, il faut s'y résoudre : la Maison-mère quittera Fourvière pour Rome. L'évolution normale de la Congrégation y devrait aboutir tôt ou tard, comme ce fut le cas pour la Propagation de la Foi, autre œuvre lyonnaise ; mais cette évolution est brusquée, et fait souffrir.

On a souvent décrit ces scènes affligeantes, les mêmes partout : la maison qui se vide peu à peu, les exercices qui continuent cependant mais avec une assistance chaque jour plus réduite, l'essayage tragi-comique des costumes séculiers dont on croit encore n'avoir pas besoin. La dispersion finale eut lieu le 30 septembre, qui chez un marchand de pommes de terre, qui chez un épicier, qui chez un pharmacien, en attendant l'acheminement vers l'étranger...

« Il fut décidé, relate une des expulsées, que nous irions deux par deux chez des fournisseurs ou des amis de la maison, en attendant d'autres ordres. En s'en allant, les demoiselles Bernard... devaient en prendre quatre dont deux pour elles et deux pour les laisser rue Saint-Jean chez mon-

sieur Derieux. Sœur Saint-Robert avait son billet pour cette dernière adresse. Pauvre Sœur, elle était tellement bouleversée qu'elle oublia de mettre des souliers ; à sept heures du soir par une pluie battante, elle quittait la maison en pantoufles d'étoffe plus ou moins trouées, ce que voyant, ses compagnes retournèrent lui chercher une paire de chaussures. Sœur Saint-Robert s'était munie d'un morceau de pain, de quelques croquettes de chocolat et de quatre fers à repasser, c'était tout son paquet. « Je ne veux pas, disait-elle, laisser *mes fers* à ces vauriens qui vendront tout saccager. »

Ainsi ferme la maison de Fourvière. La pension de Dames subsiste, sous la direction de personnes amies, et avec le concours de religieuses sécularisées ; une Amicale d'anciennes élèves entretient l'esprit et sert de trait d'union entre le passé et l'avenir. Les autres maisons s'effondrent aussi. Celle de Rodez prend fin dès 1901, sur l'ordre du Conseil général de la Congrégation ; les bâtiments sont loués à une maison d'éducation chrétienne pour jeunes gens, l'Institution Sainte-Marie. Du moins la supérieure, Mère Sainte-Émilie, pourra-t-elle passer ses derniers jours dans une annexe près de la chapelle, jusqu'à sa mort en 1907. La maison du Puy, qui avait sollicité une autorisation, se la voit refuser en 1903 sur le rapport de Fernand Rabier, pâle-mêle avec les quatre-vingts autres demandes semblables. Il en va de même à Remiremont : mais, là, Mère Sainte-Lucie, la supérieure, prend l'habit séculier et se retire auprès de sa mère, tandis que les classes continuent avec des instituteurs libres. Au bout d'un an, elle rentre dans la maison comme maîtresse adjointe. Un an plus tard encore, en 1905, elle redevenait officiellement directrice. Lorsqu'en 1907, le couvent est mis aux enchères, elle proteste, et prie Dieu ; des catholiques forment une Société immobilière, que représente en secret un financier juif, M. Nathan et qui emporte le morceau grâce à ce subterfuge. C'est ainsi que la maison de Remiremont seule durera presque sans interruption jusqu'à nos jours.

À l'étranger, les dispersées ne resteront pas inactives. Les plus âgées seront recueillies en Italie, à Palestrina, puis à Albano, à Arricci, à Allassio près de Vintimille, en dernier lieu à Diano Marina, toujours dans le même coin de la Riviera ligure. D'autres, avec Mère Saint-Léon, se rendent à Genève, presque à l'aveuglette : elles n'ont que l'adresse d'une ancienne élève, et ne se doutent guère des tracasseries que peut leur susciter un sectarisme à froid. Obligées de dissimuler leur qualité de religieuses et de passer pour une dame accompagnée de trois servantes, elles se font prendre pour des aventurières, ou pour « quelque marquise ruinée » avec ses fidèles. Malgré la bienveillance du curé de la paroisse Saint-Antoine, elles ne trouvent d'abord à s'installer que misérablement, presque sans meubles ; pour vivre, elles doivent travailler dans un atelier de repassage ; cela valait-il bien la peine de s'exiler, et n'auraient-elles pu mener, aux pires moments, la même existence en France ? Enfin elles loueront une villa, et recevront des pensionnaires. Mais c'est à Feldkirch en Autriche que se fondera l'établissement le plus conforme à l'esprit de Mère Saint-Ignace ; celles qui s'y rendent sur l'offre de l'abbé Hausle y trouveront une chapelle à elles, y pourront ouvrir une école, grouper les ouvrières italiennes pour leur enseigner à la fois le catéchisme et les travaux manuels, bénéficieront de sympathies qui se traduisent par des dons de toute nature. La vente de la villa qu'elles occupent, en 1909, les obligera à interrompre trop tôt leur activité, non sans avoir pu recruter entre temps quatre postulantes.

Tous ces événements, s'ajoutant à son âge, ont brisé Mère Saint-Cyrille. Au chapitre général de 1905, elle déclare une réélection. Pour la première fois, ce chapitre général se tient à Rome : c'est, pour ainsi dire, un couronnement, malgré les épreuves. « Votre Congrégation a été béatifiée, lui dit son protecteur le cardinal Vivès, elle est maintenant canonisée. » Une fois Mère Sainte-Claire désignée à sa place, l'ancienne supérieure

générale n'a plus qu'un rêve, revoir ce Canada, cette Amérique, théâtre de son apostolat le plus fructueux. Elle s'embarque avec Mère Saint-Norbert, une Canadienne, qui vient de mener ses Sœurs à Feldkirch ; elle visite la maison de New-York qu'elle a fondée en 1902, celle de Fall-River, celle de Providence ; elle aspire à la paix de Sillery ; mais elle se sent bien fatiguée, et s'attarde à Providence, R.-I., pour essayer d'y reprendre ses forces. La « bonne vieille grand'mère », comme l'appellent les enfants, se mêle encore à leurs jeux, parle d'assister à leurs examens. Son esprit de pauvreté édifie : elle porte des vêtements usés jusqu'à la trame et tous les cadeaux qu'on lui fait vont aux exilées sur lesquelles elle verse des larmes. C'est là, dans son couvent de Providence, que pendant la messe elle est frappée d'une attaque, le 5 juin 1904 ; elle survit quelques jours, apaisique, paralysée du côté droit, et meurt le 15 juin à huit heures du matin.

CHAPITRE V

À L'ÉCHELLE DU MONDE

MÈRE SAINTE-CLAIRE

Jusqu'au généralat.

Nous avons vu grandir la Congrégation de Jésus-Marie. Dès son berceau lyonnais, nous l'avons vue s'étendre à plusieurs diocèses de France, et, très tôt, aux missions ; nous l'avons vue essaimer en Europe et au Nouveau Monde ; son établissement à Rome, avant même la transplantation de sa maison-mère, achevait de l'universaliser. L'élection d'une supérieure générale non française va souligner ce passage à l'échelle du monde. Le monde aussi s'est transformé : nous entrons au siècle de la vitesse ; la distance n'existe plus, seules les barrières artificielles des hommes mettent obstacle aux communications. Finis les longs voyages à l'aventure, comme ceux des premières évangélistes de l'Inde ; finies, les séparations sans revoir : il devient possible au chef de visiter ses garnisons les plus lointaines. Mère Sainte-Claire sera ce chef : voyageuse infatigable, on la verra sillonner trente ans les terres et les mers, et cette activité n'aura d'égal que son zèle à stimuler les études.

Elle a de qui tenir. Elle est Anglaise, et sœur de marin. Ses premières années se sont passées au bord des flots, dans cette presque île de Cornouailles toute baignée de légendes, où survit l'âme celte, non loin du fabuleux château de Tintagel. Orphe-

line de père et de mère à deux ans, Emily Bray est élevée par ses grands-parents, protestants dévots qui lisent la Bible et font la prière en famille chaque soir, britanniques de la grande époque victorienne, qui lui communiqueront un patriotisme intense : à Lyon pendant la guerre des Boers, elle souffrira de sentir l'opinion publique hostile à son pays ; les défaites et les victoires lui arracheront des larmes ; à son lit de mort, elle s'informera du roi Georges VI dont le couronnement a lieu ce jour-là . . . Turbulente au point d'en être brouillonne, la jeune Emily participait à la vie de la *gentry* rurale, elle écoutait son grand-père parler j'ardinage ou politique et dévorait les vieux livres entassés dans le grenier familial. Une tante, M^{me} Boase, convertie au catholicisme ainsi que son mari, l'accueille parmi ses nombreux enfants, une fois son frère embarqué : elle fréquente une école privée, et embrasse à douze ans, en 1865, la foi romaine. Monseigneur Grant, qui la confirme, lui prédit sa vocation. Elle retourne chez sa grand-mère de treize à seize ans, puis, celle-ci morte, de nouveau chez sa tante. Ce n'est plus ici la Cornouaille, mais le Suffolk, tout près d'Ipswich. L'aumônier du couvent d'Ipswich, le Père Wallace, vient dire la messe et administrer les sacrements chaque mois. Il oriente les aspirations naissantes d'Emily et d'un de ses cousins à la vie religieuse ; un jour, après la messe, il sera chargé d'apprendre à la jeune fille une nouvelle tragique, la mort de son frère, péri en mer.

Peu après, Emily entre au couvent, d'abord comme pensionnaire, sur le conseil du Père Wallace, pour étudier sa vocation, puis comme novice : noviciat solitaire, puisqu'elle le fait sur place, au lieu d'aller à Fourvière comme la plupart des postulantes. Les visites annuelles de Mère Saint-Pothin, alors supérieure générale, la mettent cependant en contact avec l'entourage de Mère Saint-Ignace elle-même et ses exhortations à l'étude la frappent beaucoup. Elle profite des leçons du Père Wallace, helléniste, gradué de Cambridge, qui restera, sa vie durant, son

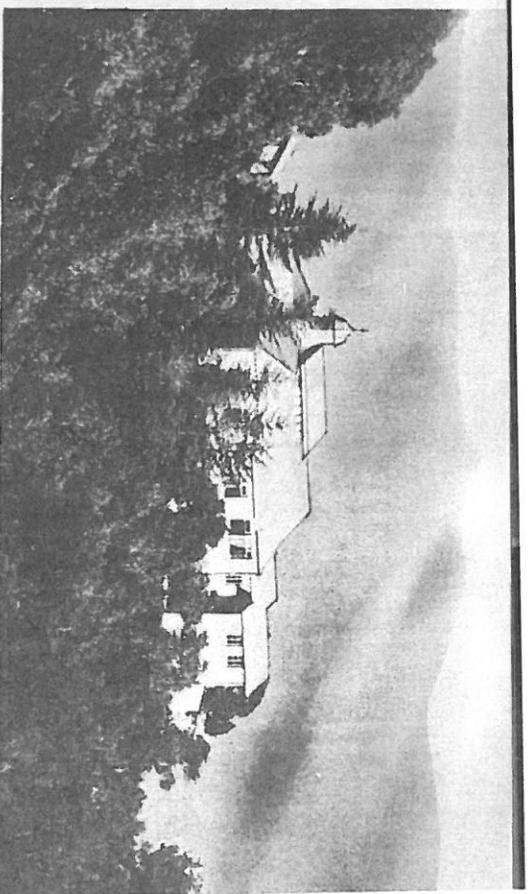
conseiller et son ami. Elle se passionne pour le sanctuaire de Notre-Dame de Grâce et le passé catholique d'Ipswich, tout en essayant quelquefois la malveillance d'un milieu où l'hostilité contre Rome n'a pas désarmé ; et comme les ressources matérielles sont précaires, comme il faut ajouter la couture au travail intellectuel et à l'enseignement, il lui arrive, avec sa santé frêle, de s'évanouir le matin . . . Elle prononce ses vœux en 1876 ; elle restera plus de vingt ans à Ipswich, comme religieuse, comme assistante d'une supérieure française qui ne sait pas l'anglais, puis comme supérieure en titre. Elle défend sa communauté contre vents et marées, parfois même contre les doutes de ses supérieures ; elle l'améliore, pousse aux études, renouvelle la bibliothèque. Elle a le souci de lui assurer la protection de l'État et, pour cela, elle fait construire une école élémentaire catholique, ce qui lui vaut des fournitures et des subsides. Elle envoie ses élèves passer leur baccalauréat à l'Université de Londres. Souvent le manque d'argent arrêterait une autre : elle va de l'avant, confiante en Dieu ; et toujours le montant nécessaire arrive à point.

Tout cela prépare Mère Sainte-Claire à moderniser pareillement les missions des Indes. Auparavant, en 1899, elle était devenue maîtresse des novices à Fourvière ; elle y avait pris contact avec son troupeau cosmopolite, Français, Espagnols, Canadiennes et Italiennes. Malgré sa lecture de l'*Initiation*, malgré ses tricotages et ses nettoyeurs, elle trouve d'ailleurs le temps long, d'autant que le plus souvent ses novices s'occupent au pensionnat, et son inaction relative lui pèse. Mais l'heure des grandes responsabilités approche. C'est Mère Sainte-Claire qui est envoyée à Rome, avec une autre conseillère, pour savoir l'attitude à prendre en face de la loi Waldeck-Roussseau. Avec Mère Saint-Liguori et une Sœur auxiliaire, elle restera sur place, à Lyon, après la dispersion, et sa présence, dans un petit logis, place des Minimes, lui permet de veiller au grain jusqu'à ce que

Les anciennes élèves aient racheté la Maison-mère. Elle va trouver en Suisse la mère d'une novice, Madame Parchet, qui dirige une pension dans les Alpes, et lui confie celle des dames à Fourvière ; c'est durant cette période de solitude qu'elle célèbre ses noces d'argent, dans la chapelle de Saint-Bruno qui avait servi de berceau à l'Association des Saints-Cœurs. Conseillère générale en 1901, elle est chargée par Mère Saint-Cyrille de faire en son nom la visite aux Indes.

Elle y trouve le souvenir émouvant de Mère Sainte-Thérèse arrivée soixante ans plus tôt, après un voyage tellement moins confortable ; elle y rencontre de vieilles religieuses comme Mère Sainte-Lucie, la benjamine du groupe de 1854, ensuite provinciale, et qui portait le voile avant qu'elle-même ne fût née. Elle les admire, mais n'en mesure pas moins, avec lucidité, les lacunes subsistantes. À Bombay, les études sont bonnes ; ailleurs, la formation pédagogique laisse à désirer. Mère Sainte-Claire voit la nécessité d'une école normale. Et, sitôt convaincue, elle agit. Elle en parle aux autorités du Punjab, au directeur de l'enseignement, au ministre de l'Éducation, au gouverneur. Elle obtient, non sans combat, leur approbation et leur soutien. L'École normale sera bâtie à Simla, la station himalayenne qui deviendra bientôt la capitale d'été des Indes ; elle portera le nom de Saint-Bède, patron des études en Angleterre. Les choses vont tambour battant : au moment où Mère Sainte-Claire est convoquée au chapitre général, la construction est presque achevée, les programmes sont tracés.

Ainsi, une fois de plus, tout a préparé la nouvelle supérieure générale à ses fonctions : un long séjour dans un même couvent où elle a rempli à peu près toutes les tâches imaginables, un passage à la Maison-mère, des initiatives aux tournants graves, et, pour finir, un voyage lointain qui lui a valu l'expérience des problèmes missionnaires. Son élection est un couronnement. Mais c'est aussi le point de départ d'une activité encore plus



Simla. Collège Saint-Bède, école normale.

intense qui, durant plus d'un quart de siècle, rayonnera sur trois continents.

Activité débordante de Mère Sainte-Claire.

Elle retourne d'abord aux Indes. Elle n'est pas femme à laisser une besogne inachevée. Son voyage à Rome lui aura permis de compléter son équipe : elle ramène trois religieuses anglaises, dont Mère Saint-Gregoire qui dirigera la nouvelle École normale. Et puisqu'on est en train, elle transfère la Maison provinciale à Simla : toujours Agra lui restera chère pour ses souvenirs de l'époque héroïque, mais la fratcheur des montagnes permet un meilleur travail. Elle reviendra d'ailleurs plusieurs fois visiter les couvents de la péninsule, elle en connaîtra toutes les saisons, même dans les dernières années où son cœur supporte mal les changements d'altitude. À ces Indes où couvent tant de haines, elle donne l'exemple de la bonté. Aux musulmans, adorateurs du Dieu unique, elle cherche à faire comprendre le mérite qu'ils pourraient acquérir par leur jeûne du Ramadan ; un vieux balayeur, qu'elle a vêtu chaudement, l'en remercie en demandant à verser de l'huile dans la lampe du sanctuaire, et se prépare ainsi tout doucement à se convertir sur son lit de mort.



Groupe d'étudiantes aux Indes.

Elle se rend ensuite en Amérique (1904-1905). Après les traces de Mère Sainte-Thérèse, elle retrouve celles de Mère Saint-Cyrille. Ici l'intervalle est moins long : il y a seulement un peu plus d'un an que la vieille supérieure générale a rendu son dernier soupir dans un de ces couvents de la Nouvelle-Angleterre qu'elle a fondés. Mère Sainte-Claire donne aux études une nouvelle impulsion : elle les modernise, comme aux Indes. Grâce à cet élan, Sillery deviendra plus tard, en 1924, le premier collège féminin d'enseignement secondaire à obtenir son affiliation à l'Université Laval, qui lui prête ses professeurs et sanctionne ses diplômes. Elle visite les autres maisons du Canada, puis celles de New-York, au nombre de deux maintenant, car une religieuse canadienne, Mère Sainte-Euphémie, vient d'y fonder la pension Notre-Dame de la Paix, pour jeunes filles. Elle les aide dans les difficultés matérielles de leur croissance ; puis, après une tournée dans la Nouvelle-Angleterre, elle passe au Mexique.

La province d'Espagne y possède en effet maintenant deux filiales. En 1902, l'évêque de Mérida au Yucatan, à qui un catholicisme fervent, don Ayala, a légué sa fortune pour ouvrir des écoles catholiques, avait envoyé un prêtre chercher des missionnaires à Rome : le cardinal Vivès lui fait rencontrer Mère Saint-Cyrille, dont le cœur missionnaire tressaille. Elle ne s'effraie pas du climat, loin de là : « Quand les soldats vont à l'assaut d'une tranchée, quelques-uns tombent, dit-elle, c'est inévitable, mais cela n'entraîne pas le recul des autres ; au contraire, ils vont de l'avant jusqu'au bout. » C'est ainsi que Mère Saint-Ignace, provinciale d'Espagne, est allée inaugurer la fondation du Yucatan. Elle a, peu après, suggéré d'ouvrir une autre maison à Mexico, où les religieuses que les fièvres éprouveraient pourraient se remettre dans l'air salubre des hauts plateaux ; en juin 1904, un petit collège y débutait.

Telle est la situation au moment où Mère Sainte-Claire fait sa visite : un apostolat pénible, du point de vue santé, dans les



Merida, Yucatan. Couvent de Jésus-Marie en 1902.

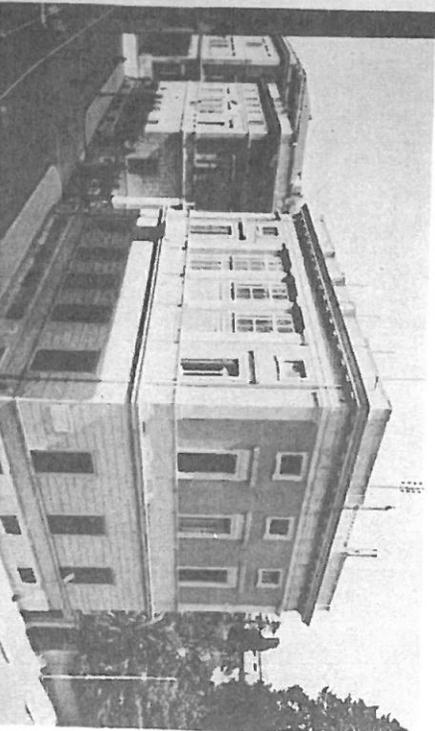
régions où la fièvre jaune n'est pas encore domptée, et précaire au point de vue légal, car les lois anticléricales de Juarez restent en vigueur. Les religieuses, tolérées en fait, ne peuvent, cependant porter leur costume. Le président Porfirio Diaz a pour femme une bonne catholique qui les protège, et que rencontre Mère Sainte-Claire ; mais le jour où, après une longue dictature, le président sera renversé, cette protection même se retournera contre la Communauté et contre l'Église en général.

Après cette visite au Nouveau Monde, la Supérieure Générale rentre à la Maison-mère. C'est pour l'agrandir. Déjà, sous le généralat de Mère Saint-Cyrille, en 1900, ce qui n'était encore qu'une Procure avait échangé son premier pied-à-terre, trop bruyant, contre une petite villa entourée d'un jardin, Via dei Mille ; et déjà les religieuses, après leur début volontairement discret, avaient eu la joie de retrouver leurs activités les plus chères : enseignement, catéchisme, pour les enfants, pour les adultes. Elles avaient commencé par préparer trois petits salinbanques à la première communion, — pauvres petits que leur directeur de cirque n'avait pas dispensé de leur travail (saut périlleux et danse sur la corde) la veille même du grand jour ; — elles y avaient préparé aussi un marchand ambulante, Cosimello,

qui connaissait à peine le signe de croix ; un autre jeune homme, Ricardo, (un valet de chambre du Grand Hôtel) à qui les méthodistes, qui l'avaient élevé, avaient fait presque oublier la foi catholique ; elles avaient pris quelques dames pensionnaires et ouvert un patronage. Le 8 février 1904, d'accord avec Mère Sainte-Claire qui venait de partir pour les Indes, Monseigneur Sogarot avait amené à Via dei Mille deux orphelines, Enrica et Nanina, sous les auspices de l'œuvre de la Préservation de la foi qui s'occupe de soustraire les enfants pauvres à la propagande protestante ; deux autres, Albina et Quinta Vicari, puis une cinquième, Yola, étaient venues bientôt les rejoindre.

Des catéchismes, un patronage, un orphelinat, qu'y manquait-il, pour que Rome devienne la réplique du premier Fourvière au temps de Claudine Thévenet ? Un pensionnat pour jeunes filles du monde ? Nous y voilà : Mère Sainte-Claire, avec son esprit averti des besoins modernes, en conçoit l'idée. Elle sait qu'entre la fin des études et les fiançailles, bien des jeunes filles disposent de quelques années, qu'il n'est pas bon de laisser inoccupées. Rome, ses trésors, son histoire, attire une élite internationale ; pourquoi ne pas lui offrir le moyen de cultiver ses filles tout en les préparant à la liberté de la vie adulte ? Ainsi naît le pension-

« Via dei Mille », deuxième résidence des religieuses de Jésus-Marie à Rome.



nat international Stella Viæ, de la Via Nomentana. Mère Sainte-Claire achète une maison laissée inachevée par un artiste américain, elle la termine, la meuble. Elle recourt aux meilleurs professeurs, pour la religion : après le P. Pègue, dominicain, le P. Wahlesley, jésuite anglais ; pour la musique, rien de moins que l'illustre signor Sgambati, membre de l'Académie Sainte-Cécile et élève de Liszt. Les autres maîtres, histoire, langues vivantes, sont enseignées par les religieuses. Des élèves arrivent d'Angleterre, d'Espagne, d'Amérique, d'Italie. Parmi elles, les vocations ne manqueront point. Le collège s'est mis sous la protection de la sainte Vierge, et fête tout particulièrement, le 15 mai, Notre-Dame della Strada.

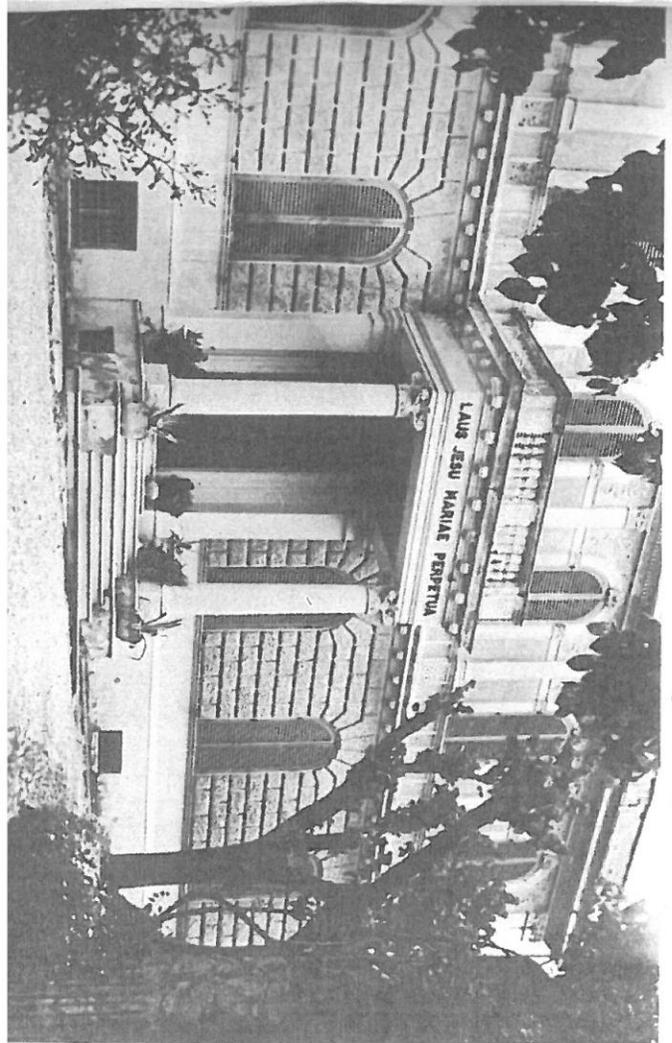
Cela ne suffit pas. Ni la Via dei Mille, ni Stella Viæ ne conviennent aux besoins d'une Maison-mère. Il faut voir plus grand. Un jour, Mère Sainte-Claire, lisant le journal, remarque l'annonce d'une propriété à vendre, à Tor di Quinto, sur la Via Flaminia, — quinze kilomètres en dehors de la ville. Mère Saint-Liguori et Mère Saint-Henri vont sur les lieux, puis la supérieure générale elle-même. Oui, la propriété est grande et peut se développer, mais quel quartier ! De l'autre côté du pont Milvivo — celui où Constantin vainquit Maxence — c'était, au delà de l'octroi, une de ces banlieues desheritées où s'agglomère la pègre : ni ville, ni campagne, tout juste assez « campagne romaine » pour qu'on y puisse redouter les fièvres, et pour que la distance de la prohaïne église, Santa Maria del Popolo — deux kilomètres — décourage les tièdes d'assister à la messe. « On va vous voler de tous côtés, ou bien vous tuer dans vos lits ! » s'exclament les personnes timorées. Mais la jungle attire les pionniers. Vivre au milieu d'âmes à évangéliser, n'est-ce pas répondre, encore une fois, à l'exemple de Mère Saint-Ignace ? Mère Sainte-Claire achète donc. Et ce sont, de nouveau, les commencements d'œuvre dans le travail et la pauvreté ; les défrichements à la pioche, la route faite à pied. On plante des eu-

calyptus pour assainir, des arbres fruitiers, des fleurs ; on construit un poulailler. La plus grande chambre devient une chapelle.

Le 25 juin 1907, Monseigneur Angeli, délégué apostolique, vient y dire la messe pour la première fois : les portes s'ouvrent toutes larges à la population ; ces Italiens, négligents peut-être et surtout négligés, mais foncièrement chrétiens de naissance, ne demandent qu'à reprendre leurs habitudes religieuses. La foule se presse, une foule un peu remuante, dont le manque d'ordre offusque chez Mère Sainte-Claire le sens britannique de la discipline ; braves gens pourtant et si nombreux qu'ils s'étouffent dans ce local trop étroit.

Il faut bâtir : dès 1908, la générosité des provinces étrangères le permet. Peu après l'assemblée générale du 24 octobre, le surlendemain d'une audience accordée par le Pape Pie X, la

Maison générale des religieuses de Jésus-Marie à Tor di Quinto, Rome.



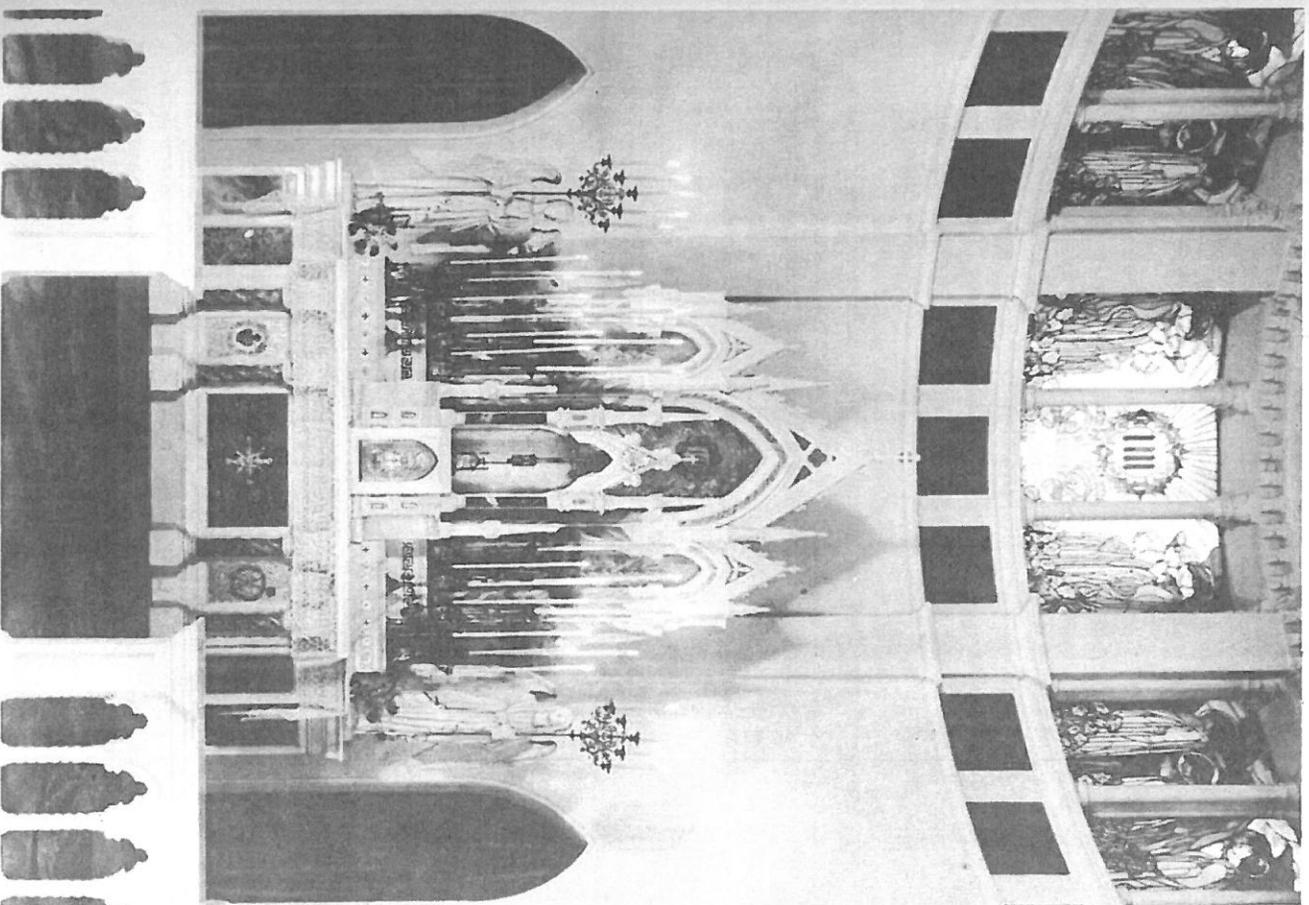
première pierre est posée, le dimanche 8 novembre, par Monseigneur Bruchési, archevêque de Montréal, au milieu du tonnerre et des éclairs accompagnant une pluie diluvienne. Le Pape avait remarqué cette construction à l'horizon : apprenant que des religieuses étrangères la destinaient aux pauvres, il leur avait envoyé un calice d'argent, un cierge pascal, et une image de Notre-Dame de Pompéi, accrochée jusqu'alors au-dessus de son lit. La consécration de l'église Notre-Dame des Sept Douleurs aura lieu en 1934.

Comment, d'ailleurs, la population n'aimerait-elle pas les nouvelles venues ? L'auberge d'en face leur faisait grise mine, encore qu'elle leur eût prêté, dans leur dénuement, des assiettes et une tasse pour le prélat venu célébrer leur première messe. Mais, huit jours plus tard, un incendie éclate à l'auberge : les flammes s'élèvent haut. Sans hésiter, Mère Sainte-Claire mobilise tout son monde, religieuses, domestiques, orphelines qui font la chaîne, aspergent le foyer, parviennent à sauver les petits enfants, et, non sans peine, le cheval, enfin se rendent maîtresses du sinistre, avec le concours des voisins, avant même que les pompiers n'arrivent. « Nous pouvions tout perdre, dit un brave homme en se découvrant ; remercions Dieu, remercions aussi les bonnes Sœurs. »

Bienfaisance accidentelle mais révélatrice : elle trouve mille moyens plus permanents de s'exercer. Ce ne sont pas seulement les cérémonies religieuses, où la communauté s'efforce pour laisser place à la foule, et les catéchismes, pour les enfants, pour les adultes.

C'est, dès la fin du premier mois, une garderie, où l'on accueille les fillettes de six à sept ans, qu'on occupe, qu'on distrait, qu'on instruit.

C'est un dispensaire, car il n'y a pas de pharmacie dans le quartier, et les médecins coûtent cher. Des mamans sont venues demander conseil pour leurs bébés, des ouvriers se sont



Rome. Église de la Maison-mère, dédiée à Notre-Dame des Sept-Douleurs.

fait soigner après de légers accidents. Mère Saint-Henri a donné quelques pigûres pour rendre service, le bruit s'en est répandu, d'autres patientes ont sollicité les mêmes secours, tant et si bien qu'il a fallu nommer une infirmière atitrée, Sœur Sainte-Darie. Plus tard, elle passera même l'examen qui légalise son activité.

C'est encore une Congrégation des Mères chrétiennes, association pieuse certes, mais aussi lieu de réunion pour ces besogneuses, qui jusque-là, ne connaissaient guère, en fait de détente, que les bavardages à la fontaine, et qui seront si fières de défiler dans les processions en portant leurs flambeaux, et en arborant leurs insignes verts sous la bannière de sainte Monique !

C'est, en 1913, une association de premiers communiants — les Pagetti —, en 1915, une association d'Enfants de Marie.

C'est une cantine populaire en collaboration avec la Société Saint-Vincent de Paul.

Ce sont les distributions de vêtements chauds aux pauvres, vers la Noël ou les Rois : toutes les provinces de la Congrégation y contribuent par leurs envois.

Ainsi les progrès moraux et ceux du bien-être vont de pair avec le relèvement spirituel. Peu à peu les délaissés de la banlieue retrouvent leur dignité humaine, longtemps avant que l'accroissement de la capitale ne les englobe. Et ne doit-on pas mentionner, dès maintenant, les développements ultérieurs, l'Asile fondé en 1918 et groupant les enfants de trois à six ans en leur appliquant la méthode montessorienne, le Nid pour enfants de un à trois ans, fondé en 1928, grâce à la générosité de la comtesse Elia.

L'orage passe sur l'Espagne. Fondation en Irlande et dans l'Argentine.

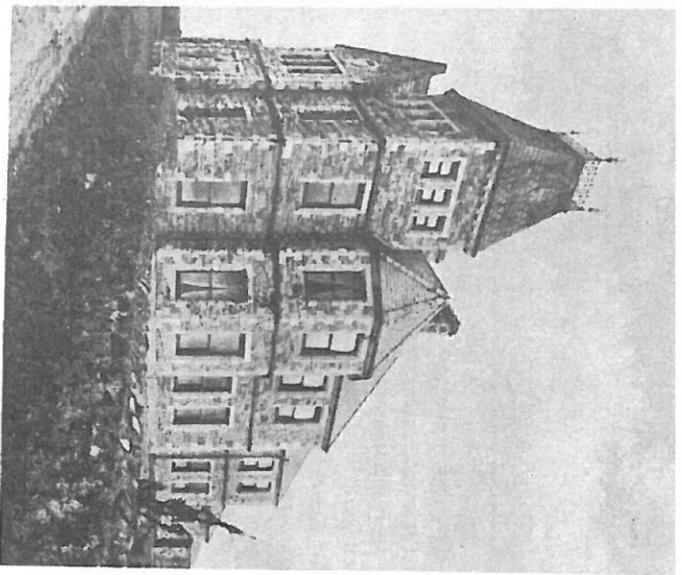
1918, 1928 : nous avons anticipé ; nous avons franchi la borne qui marque la première guerre mondiale, le précipice où

a sombré la sécurité bourgeoise du vingtième siècle. La modernité de Mère Sainte-Claire y avait merveilleusement adapté, d'avance, la Congrégation. Et les quelques années précédentes avaient été particulièrement fécondes. Des bourrasques avaient pu faire pressentir l'orage. L'Espagne, qui devait lui échapper deux fois, mais connaître, entre temps, le sien propre, en faisait entendre les premiers grondements dès 1909. Mère Saint-Liguori, assistante générale, qui s'y était rendue peu auparavant, avait été frappée de la fermentation populaire ; tombée malade à son retour, elle rêvait, dans son délire, de persécutions et d'incendies. Voici que ces visions devenaient réalité. Les anarchistes soulevèrent Barcelone ; le couvent de Saint-André brûla ; les ouvrières qu'il avait élevées, impuissantes à le sauver, protégèrent du moins les religieuses en les affublant de châles et en les conduisant en lieu sûr. Mère Sainte-Claire court au danger. En habit séculier, accompagnée d'une Sœur espagnole, elle se rend auprès de ses filles qui peuvent avoir besoin d'elle : à la gare, elle voit venir à sa rencontre deux ou trois dames inconnues, qui la font monter dans une automobile, et s'identifient, alors seulement, pour des religieuses déguisées. Elles la mènent au couvent de la rue Caspe — la Maison provinciale, à San Gervasio, ayant été évacuée — ; là des soldats tiennent garnison au parloir, et le Saint-Sacrement a été transféré de la chapelle à l'étage supérieur, d'où l'on peut fuir au besoin par les terrasses voisines.

L'alerte ne durera pas : et elle aura eu l'effet de celle de 1848 à Fourvière ; des novices envoyés à l'abri dans le Nord, il résulte une nouvelle fondation — comme naguère à Rodez — à Azpetitia, en plein pays basque, tout près de ce Loyola qui a donné le jour à saint Ignace.

En 1911, Mère Sainte-Claire retourne en Amérique. Là, elle envoie des religieuses se former à l'Université catholique de Washington, tout récemment fondée. Peinée de ne point voir

*Couvent de Crossmolina,
maison provinciale
de la province d'Irlande.*



de jardin autour de sa maison new-yorkaise, elle en achète une autre à la campagne, entre l'Hudson et les monts Catskill, comme lieu de repos pour les religieuses fatiguées ou convalescentes : c'est la maison de Highland-Mills. Elle ramène à Rome une jeune Américaine qui deviendra plus tard, en 1931, la première provinciale de la nouvelle province new-yorkaise.

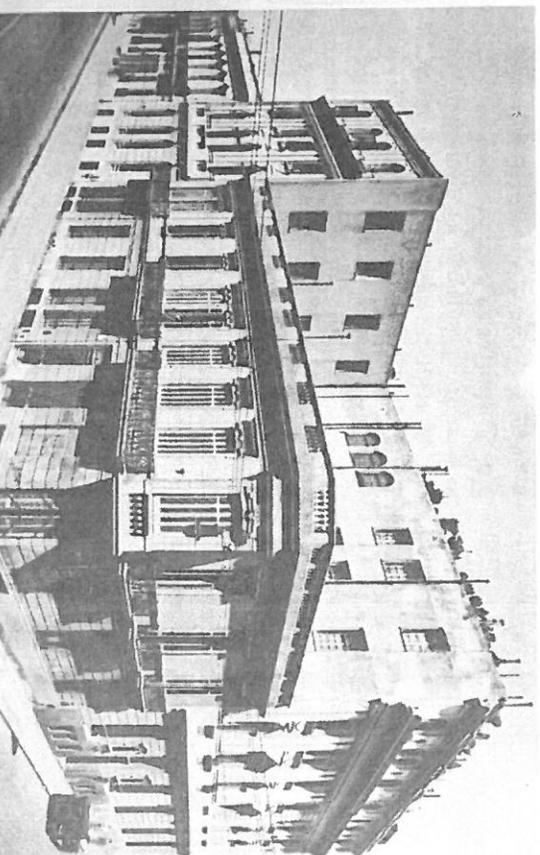
En 1912, la voilà derechef aux Indes, pour la troisième fois : elle y retrouve encore Mère Sainte-Lucie, toujours agile d'esprit mais impotente, et lui donne une suppléante, Mère Sainte-Dorothee (Mère Sainte-Lucie ne mourra qu'en 1917). Des constructions, des réparations ont été faites, et une fondation nouvelle à Ambala, dans le Punjab. Simla est devenu un archidiocèse confié aux Capucins, vieux amis de Jésus-Marie. Mère Sainte-Claire se déplace d'un endroit à l'autre, avec sa machine à écrire portative qui, durant la traversée, grouppait autour d'elle les matelots et les garçons du bord.

Durant son séjour aux Indes, elle apprend que Mère Saint-Stanislas, supérieure de Willesden, a obtenu de Monseigneur Naughton, l'autorisation d'établir une maison de Jésus-Marie dans son diocèse, en Irlande. Le 2 septembre, quelques religieuses partiront d'Angleterre pour Errew, entre Ballina et Crossmolina, où elles ont acheté une habitation de pierre, imposante, mais délabrée, et mal placée pour une école, comme on s'en aper-

cevera ; elles l'aménagent pourtant, assez bien pour satisfaire Mère Sainte-Claire lorsqu'à son retour elle s'empressera de la visiter avec Mère Sainte-Dorothee, venue avec elle des Indes. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois qu'elle préside à un développement de sa province natale ; dès 1907, elle avait autorisé la fondation d'une école supérieure à Felixtowe, station balnéaire sur la côte est de l'Angleterre, séjour de vacances aussi pour les religieuses d'Ipswich et de Willesden, comme Highland-Mills pour celles de New-York. L'Irlande elle-même verra prospérer ses maisons, d'abord en transférant celle d'Errew dans un lieu plus central, Gortnor Abbey à Crossmolina, puis en essayant à Galway.

Et puis, c'est l'archevêque de Buenos-Aires qui demande à l'Espagne des religieuses pour une école ménagère établie par la Société de Saint-Vincent de Paul sous la protection de la présidente, Madame Uriburu. On les forme en Belgique, elles arrivent en Argentine au début de 1913 ; d'autres œuvres sociales suivront. Mère Sainte-Claire, à distance, s'y intéresse avec passion, mais la guerre, puis la vieillesse, l'empêcheront de les

*Couvent de Talcahuano, Buenos-Aires, maison provinciale de la
province Argentine.*



visiter elle-même, et elle se contentera d'y déléguer Mère Saint-Ignace.

Puis c'est Montreux qui, grâce à une fortune confisquée à Fourvière mais récupérée à titre personnel par une religieuse française, édifie la villa Miramonte, dans le cadre idéal tracé par le Léman, le château de Chillon, et les Alpes : vaste demeure, mi-pension de dames, mi-école supérieure, dont Mère Sainte-Claire se plaît à dessiner les plans, et qui se remplissait déjà d'étudiantes et de pensionnaires cosmopolites, lorsque les premiers coups de canon de la guerre vinrent la vider tout à coup. . .

Comment Mère Sainte-Claire vit les années de la guerre 1914-18.

Au moment où ils éclatent, Mère Sainte-Claire se trouve en Angleterre. Que va faire l'Italie, membre de la Triple ? Qu'y deviendra Stella Viae, regardée comme une école anglaise, si Rome s'aligne sur Berlin ? La supérieure générale ne ferait-elle pas bien de s'y rendre au plus tôt ? Les événements la rassurent vite, et elle décide de rester à Ipswich, qui risque davantage. Pendant ce temps, elle ignore qu'à l'autre bout du monde, ses filles du Mexique subissent en même temps les contre-coups de la révolution : qu'elles ont dû quitter la capitale en toute hâte, que, logées à Vera-Cruz bombardé, dans une baraque sans portes et sans vitres, elles y ont appris le cataclysme mondial, et que la provinciale d'Espagne, rejointe par câble, a voulu les diriger vers New-York, mais que, faute de bateaux, elles resteront en panne à la Havane ! Elles y fonderont un pensionnat qu'elles devront bientôt quitter, mais qui revivra en 1949. Une fois de plus l'épreuve jette au loin une semence appelée à fructifier.

Quant à l'Angleterre, à sa côte-est surtout, c'est presque le front, avec ses ennuis et ses périls : réquisitions militaires (il faut leur céder la maison de Felixtowe, placée sur une hauteur

stratégique, et transférer le personnel ailleurs) ; rapatriement des élèves étrangères, alertes nocturnes au passage des avions ou des zeppélins : une bombe tombe même sur le terrain de jeux du pensionnat et y creuse un profond cratère. Que de fois les religieuses devront éveiller leurs fillettes pendant la nuit et les faire descendre à l'abri durant de longues heures ! Dans cette atmosphère, Mère Sainte-Claire se sent à l'aise ; elle vibre de tout son patriotisme ; elle prie et fait prier ; elle institue, à la chapelle, une « chaîne de prières » où religieuses et novices se relaient tour à tour, pratique qui s'est généralisée depuis. Elle offre aussi ses services, veut transformer l'école élémentaire en hôpital, puis, comme il n'y en a pas besoin, elle prête une salle et une cuisine à un régiment pour ses récréations, accueille des réfugiés belges ; rien ne peut diminuer son activité.

C'est en pleine guerre, en 1917, qu'elle fonde à Thornton Hall, dans le Buckinghamshire, une école supérieure avec sections agricole et ménagère ; il en existait une depuis 1909 à Saffron Walden près de Cambridge, mais la guerre, en Angleterre plus encore qu'ailleurs, oriente les femmes vers le travail en plein air, et c'est ainsi que ce manoir de Thornton, dans un hameau sans communications, paraît approprié aux exigences du temps. Et puis, Mère Sainte-Claire aime la solitude, elle aime le défrichement, elle est servie à souhait ; tout est à défricher, le sol aussi bien que les âmes, dans ce coin de campagne où l'on ignore le catholicisme ; et, pour entrée en jeu, elle commence à recueillir — à la condition qu'il ne boive plus, — un vieux palefrenier ivre qui pleurait dans l'écurie parce que l'ancien propriétaire l'avait congédié. Il s'attachera à elle et mourra baptisé, quatre ans plus tard.

N'imaginons d'ailleurs pas que les difficultés de voyage la tiennent confinée sur place : elle passera la mer pour visiter l'Irlande ; elle se rendra trois fois à Rome, en France, en Suisse. Il lui arrivera pendant la guerre d'être retardée à Boulogne, et d'en profiter pour visiter les blessés à l'hôpital : elle servira

d'interprète à un infirmier militaire, qui ne sait pas l'allemand, auprès d'un Bavaïois aux mâchoires fracassées, qui peut ainsi demander un prêtre et faire prévenir sa famille. Une autre fois, elle traverse la Manche, de Newhaven à Dieppe, sur un bateau encombré où une centaine de Chevaliers de Colomb américains s'ingénient à trouver aux dames des places assises : elle continue vers Paris, assise sur ses bagages, dans le couloir d'un wagon de troisième pareillement bondé, arrive trop tard pour manger, erre çà et là en quête d'un gîte qu'elle finit par trouver chez les Sœurs de l'Espérance, repart à la recherche de tickets de pain et en obtient à la gare par la générosité d'une bienfaitrice. À la visite de Notre-Dame des Victoires remplie de fidèles, à la courtoisie des douaniers français, elle peut remarquer, cependant, que le climat moral a changé, et que l'anticléricalisme perd de sa virulence.

*Mère Sainte-Claire
et le développement de sa Congrégation.
Les Camées. Dernières pérégrinations.*

Le 11 novembre 1918 interrompt le cauchemar, — interruption que l'on croyait définitive. Et tout de suite l'intrepide voyageuse reprend le contact avec ses filles d'outre-mer. Elle n'attend pas, pour retourner en Amérique, que les paquebots aient achevé d'y ramener les combattants : elle prend à Barcelone un bateau espagnol, lent, mais où la présence d'un aumônier permet d'entendre la messe. Elle trouve en Amérique une province dont la prospérité reflète celle de la nation ; on vient de fonder une nouvelle maison à Goffstown, près de Manchester (New Hampshire), tandis qu'au Canada, débordant la province de Québec, il s'en est ouvert deux, une à Lamèque, chez les pêcheurs du Nouveau-Brunswick, l'autre à trois jours de distance, à Gravelbourg, dans la Saskatchewan. Elle devra se contenter de visiter celles du Québec, car un chapitre général, ajourné par

les hostilités, la rappelle à l'automne. Réglée une fois de plus, elle visite, en 1920, la France et l'Espagne, puis, en mars 1921, elle repart pour les Indes.

Cette province de la Congrégation, elle aussi, s'est agrandie : des écoles neuves à Bombay, une maison à Delhi, l'achat de celle que les Adventistes abandonnent à Mussoorie et dont on veut faire un pensionnat doublé d'un externat, et du travail missionnaire, soins médicaux, catéchismes, baptêmes *in extremis*, que Mère Sainte-Clotilde fait dans les villages proches de Delhi où elle se rend en charrette à boeufs.

Mais l'Inde bouillonne : c'est le moment où Gandhi prend de l'ascendant, sans que sa non-violence ait éliminé les réflexes brutaux. On retient surtout sa consigne de boycotter l'Angleterre. La visite du prince de Galles, futur Édouard VIII, provoque des manifestations tumultueuses : des émeutes éclatent lors de son passage à Bombay. Les religieuses qui vont lui souhaiter la bienvenue manquent d'être assaillies à coups de pierre, elles doivent abandonner leurs tramways spéciaux et rentrer chez elles par des rues tranquilles, tandis que Mère Sainte-Claire, venue en automobile avec quelques autres, est obligée de se réfugier dans une maison privée, puis au-dessus d'un poste de police. C'est un choc pour son patriotisme britannique, et le souvenir de la révolte des Cipayes ne légitime-t-il pas des inquiétudes ? Inquiétudes non fondées, heureusement : Mère Sainte-Claire aurait beaucoup plus à se préoccuper de sa santé. Elle souffre de gastrite pendant le voyage de retour, au point de faire douter qu'elle n'arrive en vie ; et elle devient sujette à des attaques d'évanouissement qui se multiplieront dans sa vieillesse, sans ralentir son activité.

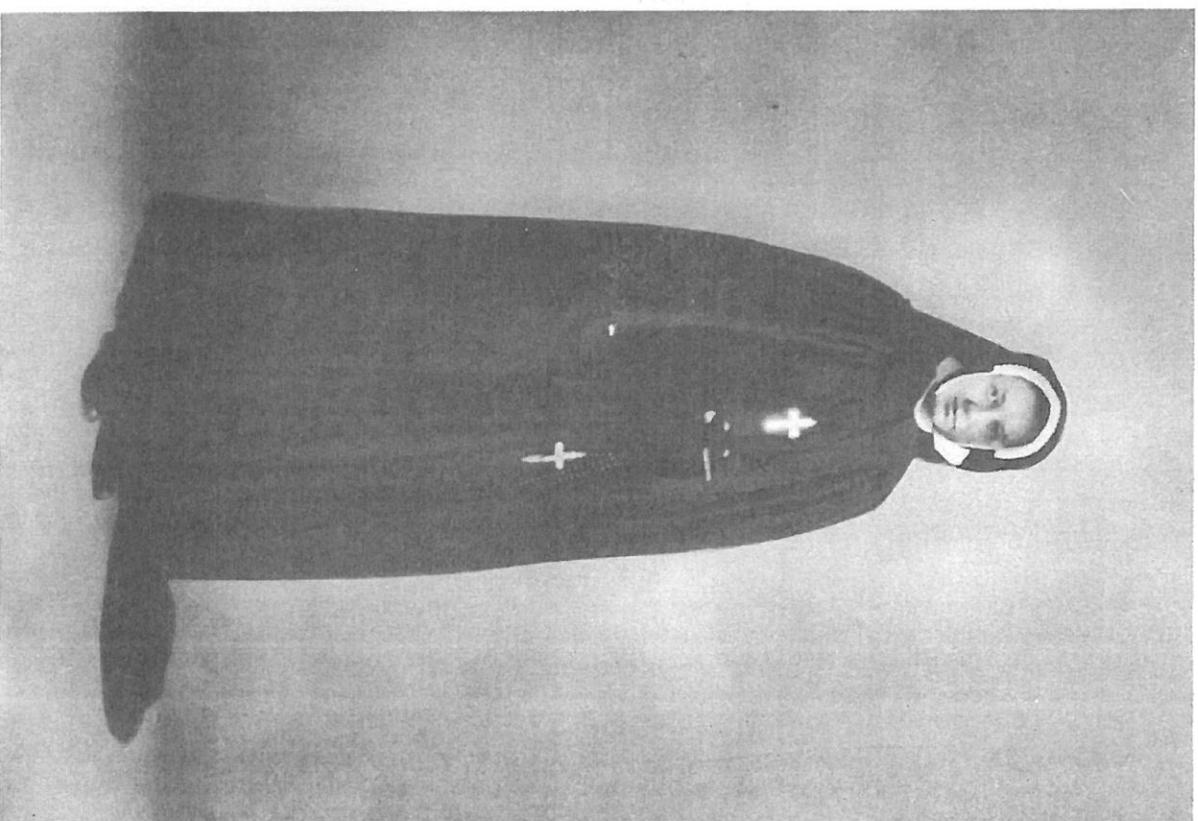
En 1922, elle se rend en Allemagne : il s'agit de prendre, à Dresde, la charge d'une maison de pension pour étudiantes et jeunes ouvrières, le Sidonienheim. Peu après, il s'y ajoute un externat de jeunes filles qui existe depuis le dix-huitième siècle,

Le Josephinensift ; fondée par une reine de Saxe, l'œuvre est restée sous la protection de la dynastie catholique qui règne sur ce pays protestant, et qui a donné à la Compagnie de Jésus, tout récemment, un prince royal, le Père Georges de Saxe. La princesse Mathilde, sœur du roi déposé en 1919, veut greffer sur les fondations existantes une maison pour les retraites de femmes, et demande encore à Jésus-Marie de s'en occuper. On ramène des différentes provinces les Sœurs d'origine allemande, et bientôt elles auront leur propre noviciat.

Il entre d'ailleurs dans les vues de Mère Sainte-Claire d'universaliser encore la Congrégation : n'est-ce pas aussi répondre à celles du Saint-Père lorsqu'il stimule le clergé indigène, et à l'évolution générale du monde qui met fin à la tutelle de l'Europe ? Les provinces se multiplient. Il n'en existait auparavant que quatre, celle de la Maison-Mère, l'Espagne, les Indes, le Canada. De cette dernière se détacheront les États-Unis ; en 1921 l'Argentine est détachée de l'Espagne ; en 1925 l'Angleterre est canoniquement érigée en province, et l'Irlande, à son tour, en 1926. Ainsi l'organisation de la Congrégation s'adapte à son expansion planétaire. Les maisons qui se créent un peu partout sont dues beaucoup plus souvent qu'autrefois à des initiatives prises sur place. Au lieu d'une société locale qui envoie au loin ses rejets, nous avons maintenant affaire à un ensemble hiérarchisé, dont les diverses ramifications tirent leur vie d'elles-mêmes tout en restant coordonnées. Entre elles, Mère Sainte-Claire sera jusqu'au bout le lien vivant.

En 1924, elle refait son tour d'Europe, et retourne en Amérique du Nord : au Canada, elle trouve un Sillery agrandi, et parmi les jeunes religieuses elle peut rencontrer une mystique de grande classe, alors inconnue, bientôt révélée par son journal posthume, Mère Sainte-Cécile de Rome.

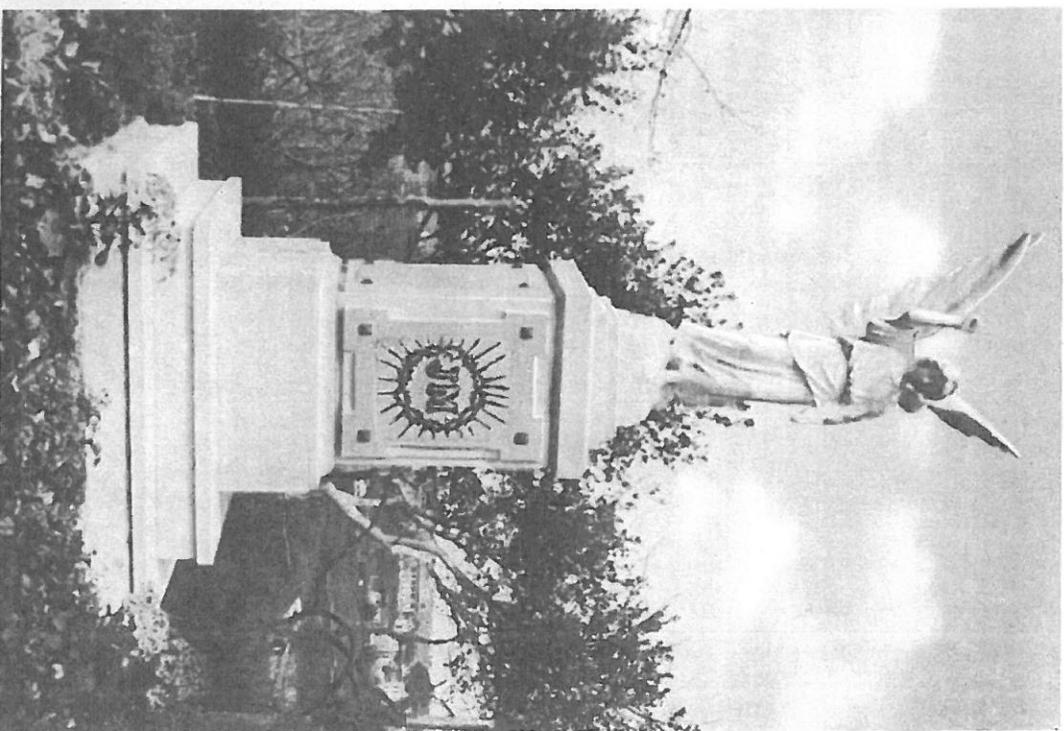
Réélue en 1925 à son grand chagrin — elle se juge trop vieille —, la septuagénaire continuera ses pérégrinations. Son Canada



Mère Sainte-Cécile de Rome, religieuse canadienne, dont le procès injuratif a été ouvert à Québec en 1950.

lui a donné pour assistante Mère Sainte-Thérèse, jusque-là provinciale ; en 1928, elle repartira pour une dernière visite aux Indes, un peu trop tard pour présider en personne au vingt-cinquième anniversaire du collège Saint-Bède, sa première fondation. Elle trouve des vides : Mère Sainte-Dorothee est morte, et la provinciale, Mère Saint-Grégoire, est sérieusement malade. Elle trouve aussi des améliorations : l'école de Delhi a été transférée dans un bel édifice à la Nouvelle-Delhi en train de se construire. Elle parcourt toutes les maisons, sauf celles de la montagne, Murree et Mussoorie, fermées durant l'hiver ; elle passera la Noël à Simla, où la neige menace. Ce voyage, elle l'accomplit au prix de quelle énergie héroïque ! Son cœur malade l'empêche de marcher, et elle doit circuler en chaise roulante. Au départ de Rome pour Marseille, elle était atteinte d'une bronchite tenace ; à Bombay, elle a une série d'évanouissements. Au retour, elle paraît si frêle qu'un prêtre, voyageur sur le même bateau, se munait des saintes huiles pour l'administrer en route si c'est nécessaire. . . L'embarquement est un poème : pour monter du transbordeur au paquebot, il faut prendre un très long escalier, avec deux tournants brusques, et une rampe mobile ; le long de cette passerelle, bien plus haut que le garde-fou, quatre porteurs la hissent sur une chaise sans bras, posée sur des barres qui rejoignent leurs épaules ; à la voir ainsi cahotée au-dessus de l'abîme, les officiers et les passagers retiennent leur souffle, les Mères qui l'accompagnaient sur le transbordeur sont angoissées ; mais elle garde sa sérénité, à force de maîtrise sur elle-même, quitte à rester désormais hantée par la phobie des pentes et des saccades. . .

Un dernier voyage en Espagne, l'automne suivant, et nous arriverons au bout de ses tournées. Elle ne néglige pas pour autant la Maison-mère. L'école s'agrandit : ouverte en 1922 après quatre ans d'interruption, elle augmente avec la population qui afflue dans cette banlieue. En 1926, Mère Sainte-Claire fait construire un nouveau bâtiment à deux étages qui, dix ans plus



Rome. Monument aux religieuses de Jésus-Marie décollées.

tard, semblera déjà trop exigü. Il y a des œuvres pour tous les âges, un ouvrage pour les jeunes filles, le *Nido* pour les bébés, et, pour les hommes, qui depuis longtemps suivraient des missions annuelles, l'œuvre des Retraites ouvrières. La supérieure générale n'oublie pas ses filles : elle les plaint de rester en ville pendant la canicule romaine. Apprenant que son entrepreneur, celui qui a bâti l'église et l'école, ruiné par son fils, a fait banqueroute et est frappé d'incapacité légale, elle juge l'occasion propice à une bonne action, et confie au pauvre diable le soin de lui trouver une maison de campagne. Il répertorie un terrain proche de la mer, à Santa Marinella près de Civita Vecchia, et, en quelques mois, érige la maison de campagne rêvée. Puis Mère Sainte-Claire songe aux mortes, qui sont inhumées dans le cimetière public ; pour les mieux rappeler aux prières, elle fait élever dans les jardins un monument où leurs noms seront gravés.

Elle s'occupe d'autres mortes plus anciennes : et nulle n'a fait plus qu'elle pour reconstituer l'histoire primitive de la Congrégation. Elle est surprise du silence où dort le souvenir de Mère Saint-Ignace. Lorsque, novice, elle s'était enquisse de la fondatrice, on s'est contenté de lui donner son nom. Était-ce froidure ? N'était-ce pas plutôt un respect exagéré de l'humilité que pratiquait Claudine Thévenet, et de son désir de s'effacer ? Au bout d'un siècle quoi qu'il en soit, une telle consigne n'a plus sa raison d'être. Aussi Mère Sainte-Claire, une fois supérieure générale, se met-elle à rechercher les rares documents qui subsistent d'autrefois. Elle prépare une histoire de la Congrégation ; elle en publie, en pleine guerre, des *Canter*, que rédigeent trois jeunes religieuses, et dont elle écrit elle-même le dernier chapitre : « But et idéal ». En 1921, elle a la joie de récupérer la maison de Fourvière, conservée depuis 1901 par l'Amicale des anciennes élèves, de reprendre l'école, de transformer en oratoire la chambre mortuaire de Mère Saint-Ignace. Elle stimule la dévotion envers cette dernière,

qui se répand surtout au Canada ; lors de sa visite et avec sa participation, Sillery célèbre pour la première fois solennellement la Saint-Ignace. Elle recueille textes et témoignages, compile une Vie, fait prier pour la béatification de la fondatrice, et nomme, en 1925, une religieuse espagnole, Mère Eufemia, pour introduire la Cause en cour de Rome ; sans Mère Sainte-Claire et sans le zèle infatigable de celle qu'elle a ainsi désignée, l'ouvrage présent n'aurait pu voir le jour.

Sa vicillesse a bien des joies : le centenaire de la Congrégation, en 1923 ; ses propres noces d'or, en 1926, et une audience de Pie XI ; enfin, le 22 avril 1937, une visite de la reine Hélène d'Italie qu'elle accueille au *Nido*. Elle a des deuilis aussi, et voit disparaître quelques-unes de ses plus fidèles compagnes. Malgré sa vaillance, les infirmités la terrassent : n'approche-t-elle pas de quatre-vingts ans ? Au chapitre général de mai 1931, on n'ose passer outre à son désir de retraite : elle n'aura plus à verser des larmes en se voyant réélire, comme la fois précédente ; quelques-unes votent malgré tout pour elle, et elle secoue la tête en signe de refus lorsqu'elle entend son nom, mais la majorité s'incline, et désigne Mère Saint-Borgia. Et ce sera de nouveau l'émouvante cérémonie du baise-mains où l'ancienne supérieure générale rend hommage à sa remplaçante tandis que celle-ci, à la sortie, lui demande à son tour sa bénédiction. On décide qu'à sa mort elle recevra les mêmes prières que si elle était encore en fonctions : « Vous êtes maintenant notre grand'mère générale », s'exclame plaisamment une Sœur française. . .

*Mère Sainte-Claire,
supérieure provinciale en Angleterre.
Sa mort.*

Elle vivra encore plusieurs années. Et sa retraite ne signifie pas l'inaction. Elle est devenue provinciale des deux provinces

d'Angleterre et d'Irlande. À la veille des élections, les membres de la Ligue des ouvrières étaient venus lui offrir un parchemin enluminé, en témoignage de reconnaissance ; le lendemain, elle présente à Pie XI Mère Saint-Borgia ; puis, après des vacances à Montreux, elle regagne son pays natal. La Congrégation y a prospéré : les maisons d'Ipswich, de Willesden, de Thornton sont en plein épanouissement ; seule leur beniamine, celle de Leigh, végète ; il faudra la fermer pour ne pas immobiliser des maîtresses sans motif suffisant. Le catholicisme en général a d'ailleurs lui-même fait des progrès : dans cette ville d'Ipswich, où l'arrivée des religieuses avait déchainé tant d'hostilité, il existe maintenant deux paroisses, et les Chevaliers de Colomb, très actifs, très zélés, se cherchent un local ; Mère Sainte-Claire leur cède un bout de terrain, et leur prête son terrain tout entier le jour de leur retraite annuelle ; le soir, de sa chambre, elle assiste à la procession, et entend le prédicateur venu de Londres.

Elle se déplace chaque année jusqu'en Irlande malgré la fatigue ; elle visite régulièrement toutes les maisons, et se partage, l'été à Ipswich et à Felixtowe, l'hiver à Thornton dont le climat est plus chaud. Elle y embellit les jardins et les serres : lorsqu'il y faut creuser un puits artésien, elle va des premières sur les lieux, pour attacher à l'échafaudage une médaille et pour réciter le *Pater* avec les ouvriers. Quoique protestants, ils ont confiance en ses prières, et, chaque jour, jusqu'à l'heureux achèvement des travaux, elle renouvelle sa visite, avec une bouteille de thé chaud à leurs intentions.

Ce n'est pas sa seule intervention de ce genre : elle retrouve les Îles Britanniques en proie au chômage. Le prince de Galles adresse à la nation un appel pressant pour qu'on donne aux chômeurs des jardins où ils puissent cultiver des légumes : elle offre de l'argent, puis, impatientée par les lenteurs administratives, elle divise en dix-sept pièces une terre bien arrosée qui appartient au couvent, et le loue gratis à des travailleurs méritants, catho-

liques ou non, qui s'occupent ainsi ; ils gagnent des prix à l'exposition horticole où elle leur fait réserver une section spéciale, et souvent, comme si la terre du couvent portait bonheur, ils finissent par obtenir un emploi qui leur permet de céder la place à d'autres.

Étonnante activité ! Car, avec tout cela, elle poursuit son œuvre d'éducatrice. Elle réorganise le programme du noviciat, — six mois de culture générale, un an de culture religieuse — ; elle envoie les jeunes professes faire des stages dans les écoles, accueille celles qui viennent de l'étranger pour apprendre l'anglais, exhorte aux initiatives, aux critiques constructives, et ne laisse pas de s'intéresser à la formation technique des économistes, des infirmières, des cuisinières, leur facilitant l'assistance à des conférences ou à des démonstrations. Deux ans de suite, elle réunit les maîtresses des différentes écoles pour des cours d'été où elles discutent leurs expériences et entendent quelques orateurs de marque.

La détente n'est pas négligée, et Mère Sainte-Claire en est l'âme : elle sait elle-même savourer la nature du bon Dieu, fait chaque jour son tour de jardin, regarde pousser les fleurs, adresse des remontrances aux jardiniers lorsqu'un carreau cassé ou une touffe d'orties indique un relâchement, avec, dans ses rapports avec eux, un très grand souci de justice sociale, et une très grande adresse à leur faire du bien moralement sans prosélytisme indiscret. À la manière de saint François d'Assise, elle rassemble autour d'elle les oiseaux pour lesquels elle a toujours un sac de miettes, elle médite sur la confiance du chien en son maître, que devrait imiter celle de l'homme en son Créateur. Pour un peu, elle dirait, avec l'auteur du *Livre de San Michele* : « Le chien ne peut pas dissimuler, ne peut pas tromper, ne peut pas mentir, parce qu'il ne peut pas parler. Le chien est un Saint » . . . Un tel humour, en tout cas, n'aurait rien pour lui déplaire.

Cependant sa santé décline. Depuis des années, son cœur la condamne à la station horizontale. Elle ne peut plus fermer

elle-même une fenêtre ou attiser le feu ; son oreille durcit ; les yeux lui font mal, et, au lieu de parcourir une page d'un coup d'œil, elle doit s'en remettre à une lectrice. Elle a enterré la plupart de ses vieilles compagnes ; elle se tourmenterait volontiers pour la Congrégation dont elle n'a plus le contrôle ; une sensibilité de plus en plus aiguë dramatise pour elle les moindres incidents. Pourtant, elle se domine avec une patience admirable. Les visiteuses qui la voient dans son lit pourraient la croire d'une tranquillité sereine alors qu'elle se sent à la torture. Elle s'est remise deux fois d'une pneumonie double, à Rome en décembre 1929, puis au printemps de 1933 : mais cela ne l'arrête pas. Lorsqu'elle est convoquée au Chapitre général de 1937, elle se met en route, le jour même de ses quatre-vingt-trois ans. Voyage plus pénible que jamais : sa chaise roulante ne peut la véhiculer dans les couloirs des trains ; elle s'évanouit à plusieurs reprises en route. Malgré sa fatigue, elle prendra part à toutes les réunions du Chapitre et à la neuvième préparatoire aux élections. Dieu lui donne, une dernière fois, cette occasion de récapituler son œuvre : elle rencontre les déléguées de toutes les provinces, celles d'Espagne notamment, chassées par la guerre civile. Elle revoit la Maison-mère, sa chère Ligne des ouvriers, les Enfants de Marie, les petits du *Nido*, et tant de pauvres gens qui viennent saluer leur ancienne voisine. Elle intervient encore pour qu'on fasse étudier les jeunes religieuses. Le jour de l'élection, elle prend froid : néanmoins, elle tient à participer, le lendemain, à la commémoration du centenaire de Mère Saint-Ignace, et le surlendemain elle se traîne encore à la messe de l'Ascension. Le jour d'après, premier vendredi du mois, après la messe, après avoir reçu une dernière visiteuse, l'archiduchesse Immacolata de Habsbourg, elle s'alite, épuisée. Le médecin diagnostique sa troisième pneumonie, elle est administrée ; auparavant elle dicte à voix basse un message qu'on lira pendant l'Extrême-Onction, — acte d'humilité et de contrition demandant pardon à ses

religieuses des peines qu'elle a pu leur causer et de ses mauvais exemples. Elle fait réciter des actes d'amour, s'inquiète encore de faire payer le taxi du prêtre qui l'assiste ; elle expire à trois heures, le 13 mai 1937, dans cette Maison-mère où elle a travaillé et où sa réputation de sainteté est si bien établie qu'une dame inconnue, entendant parler de sa mort, vient demander de ses reliques.

CHAPITRE VI

MÈRE SAINT-BORGIA ET MÈRE SAINTE-THÉRÈSE.
LES TRAGÉDIES DU VINGTIÈME SIÈCLE
CONTINUENT

*Aucune épreuve n'arrête le courage de
Mère Saint-Borgia.*

Après l'Angleterre, c'est à l'Espagne de donner une supérieure générale à la Congrégation de Jésus-Marie. Mère Saint-Borgia remplace Mère Sainte-Clair.

Née à Olot, province de Gérone, en 1865, elle s'appelait, de son nom de jeune fille, Dolores Mas de Xexas ; ses parents l'avaient fait élever avec deux de ses sœurs au couvent de Saint-André de Palomar, ouvert depuis quelques années. Elle y entend l'appel du Seigneur, entre au noviciat de Barcelone, et fait profession à Lyon en 1893.

Pendant quelques années, elle s'emploie au pensionnat de Fourvière, puis à la pension des dames. Le combisme la renvoie en Espagne. Mais bientôt se produira le grand tournant de sa vie. Elle est désignée pour la mission du Yucatan. Elle inaugure ainsi une carrière missionnaire dans l'esprit qui avait été celui de ses devancières et qui sera celui de Pie XI le « pape des missions ». La persécution la chasse en 1915 de Mérida où elle était supérieure ; elle mène ses filles saines et sauvées à la Havane ; elle y ouvre des classes, un pensionnat. Elle tente des

fondations à Jaguey et à Matanzas ; en 1919, elle rentre à la Maison-mère, à Rome, comme conseillère générale et maîtresse des novices ; c'est elle qui décorera le pavillon de la Congrégation à l'exposition missionnaire de 1925. A ce moment la persécution mexicaine fait momentanément trêve : elle repasse la mer, retourne au Yucatan et à la Havane, jusqu'à ce chapitre général de 1931 qui l'élit au généralat.

Digne continuatrice de Mère Saint-Cyrille et de Mère Sainte-Claire, elle commence alors une existence de voyages qui durera jusqu'à la guerre, et qui la mènera sur trois continents. D'abord un tour d'Europe, puis l'Amérique du Sud ; c'est presque un voyage de famille, puisque la province d'Argentine a été fondée par celle d'Espagne, et bien développée par sa propre sœur, Mère Marie de l'Espérance, qui en est la provinciale depuis dix ans : aux maisons de Buenos-Aires, à l'Institut d'Économie domestique à Cordoba, se sont ajoutés un collège dans la même ville, et un noviciat à la Calera, non loin de là, mais dans la montagne. Quand elle reviendra trois ans plus tard, Mère Marie de l'Espérance ne sera plus de ce monde ; elle est retournée à Dieu le 7 mai 1935 ; et c'est Mère Saint-Borgia, en octobre, qui installera sa remplaçante, Mère Sainte-Julia.

En 1932, elle revoit son pays natal. La monarchie est renversée depuis un an et, déjà, l'anticléricalisme prend une tournure inquiétante. « Il faut beaucoup prier pour l'Espagne », avait soupiré le Pape, lorsqu'au chapitre général de 1931 on lui avait présenté la supérieure de cette province. Depuis lors, la Constitution a séparé l'Église de l'État, les biens de l'Église ont été confisqués, l'éducation a été laïcisée.

On verra pire : le 19 juillet 1936, après des violences croissantes (assassinats, églises incendiées), la guerre civile éclate. Toutes les maisons de Jésus-Marie, sauf celles de Burgos et de Saragosse fondées en 1930, sont en territoire « rouge », et la plupart dans cette Catalogne où les passions se déchangent plus qu'ail-

leurs. Les religieuses doivent quitter le couvent en toute hâte, vêtues en séculières, après avoir consommé les Saintes-Espèces ; elles s'esquivent par la sortie de service, car, devant la façade, la foule saccage un bureau de la presse catholique. Elles se rendent chez des amis : hospitalité précaire, et dangereuse pour ceux qui les hébergent ; après quelques jours, elles doivent se remettre en quête d'un nouveau gîte, et errent par les rues que parcourent les autos de la milice anarchiste ; les portes où elles frappent craignent de s'ouvrir. Vers six heures du soir, Mère Sainte-Anne et quelques novices parviennent à s'introduire dans l'appartement laissé vacant par l'une d'elles ; elles y passent la nuit ; mais le lendemain, c'est une perquisition, un interrogatoire. Tout est suspect ; les maîtres du jour flairent partout la Cinquième Colonne ; ils soupçonnent partout des soldats cachés ou des armes ; Mère Saint-Thomas de Villeneuve, qui s'est réfugiée dans une autre maison avec la seconde moitié des novices, est interrogée elle aussi, et lorsque les miliciens s'en vont, elle entend deux détonations : c'est le fils de la dame qui leur donne asile et son beau-frère, rencontrés par eux dans la cour, et qu'ils ont abattus.

Un groupe de vingt-trois religieuses parvient enfin le 10 août à s'embarquer pour Gênes, grâce à un passeport collectif qu'une ancienne élève, parente du consul d'Autriche, obtient de son oncle ; une escorte d'anarchistes les a conduites au poste de police pour la nuit, puis au quai, sans bagages, et en leur disant de se hâter de peur qu'il n'en vienne « de plus méchants qu'eux ».

Trois autres groupes suivront en septembre ; quelques-unes s'entassent à la Maison-mère et à Stella Vica, notamment la supérieure provinciale, Mère Saint-Ignace, qui y mourra octogénaire le 19 novembre ; d'autres sont reçues à Fourvière, qui leur rend l'accueil fraternel accordé par l'Espagne aux Sœurs françaises, lors du comblisme. Ce sont de vrais campements : à Rome, dans le *Nido*, l'Asile, l'École transformés en dortoirs, les réfugiées dorment sur des paillasses, sans oreiller souvent, avec une simple

ouverture, et une cuvette pour plusieurs. On allonge le café, la soupe, on se rationne, on s'en tire grâce aux produits du jardin, abondants cette année. Des cœurs généreux font l'aumône, malgré tout ce que le gouvernement fasciste a déjà prélevé pour sa guerre d'Éthiopie. Lourde charge, cependant, pour Mère Saint-Borgia, et doublée par tout ce que le sort de l'Espagne peut lui apporter d'angoisse patriotique. Elle paie de sa personne ; elle n'hésitera pas à se rendre par deux fois, en pleine guerre (1938 et avril 1939), dans la partie du pays où une religieuse peut se montrer, pour y visiter ses maisons et préparer de nouvelles fondations. En novembre 1939, il s'en ouvrira une à Somorrostro, chez les mineurs de Biscaye, naguère endoctrinés par la Pasionaria.

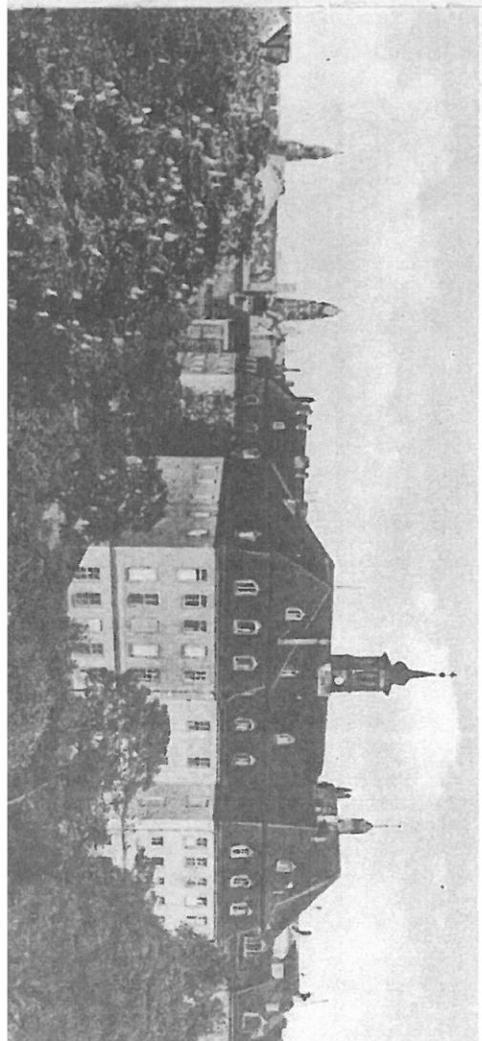
Stôt après sa première visite en Espagne, durant l'hiver 1932-1933, la supérieure générale avait repris les traces de Mère Sainte-Thérèse et s'était rendue aux Indes. Elle y avait déjà détaché deux religieuses espagnoles et elle continuera chaque année, puisant surtout, comme il est naturel, chez ses filles de langue anglaise, mais non sans un panachage d'Espagnoles, de Mexicaines, de Franco-Américaines, de Canadiennes ; la mission par excellence, en terre païenne, doit être un lieu de rencontre pour toute la Congrégation. Pendant les huit ans qui précèdent la guerre, un total de vingt-cinq religieuses viendra en garnir l'effectif.

Durant l'été de 1933, Mère Saint-Borgia parcourt la France, la Suisse, l'Allemagne (elle y retournera en 1935, puis en 1937 en y ajoutant l'Angleterre). Le nazisme réserve à ses maisons de Saxe de prochaines tribulations. En 1938, l'école du Josephinensittf devra fermer parce que confessionnelle ; l'année suivante il sera interdit aux élèves des écoles secondaires de prendre pension chez des religieuses¹. Une quinzaine de jeunes filles pauvres

1. C'est l'année aussi où le fascisme italien jette le masque, adopte un projet d'éducation totalitaire, embrigade la jeunesse dans les formations paramilitaires, et place sous un contrôle sévère les écoles privées.

au bout de quelques mois, viendront remplacer les étudiantes, et reçoivent des leçons particulières qui rendent un sens à l'existence de la communauté ; quelques religieuses, en règle avec la loi, enseignent à l'école secondaire. Mais déjà la guerre a commencé, prétexte à des réquisitions militaires, qui, chaque mois, empiètent un peu plus. Devra-t-on se disperser, fuir vers des régions plus hospitalières ? Une succursale, la maison de retraites fermées établie en 1929 à Hosterwitz, près de Dresde, s'est transférée à Parsit, en Westphalie ; à Rossthal, une pension pour dames âgées, ouverte en 1933, tiendra bon, et c'est là, de l'autre côté de l'Elbe, que se réfugieront les Sœurs du Josephinensittf, lorsqu'il aura été rasé, avec presque toute la ville, par les bombardements de 1945 ; faute de vivres, elles partiront ensuite vers l'Ouest, notamment vers Bamberg en Bavière ; heureuses d'avoir pu échapper ainsi aux tragédies de l'invasion russe ! Mais les maisons d'Allemagne, victimes des brimades hitlériennes, n'en auront pas moins été enveloppées dans le cataclysme que le Führer a déchaîné sur ses compatriotes.

*Maison de Jésus-Marie à Dresde, Allemagne . . .
(Détruite pendant la guerre de 1940).*

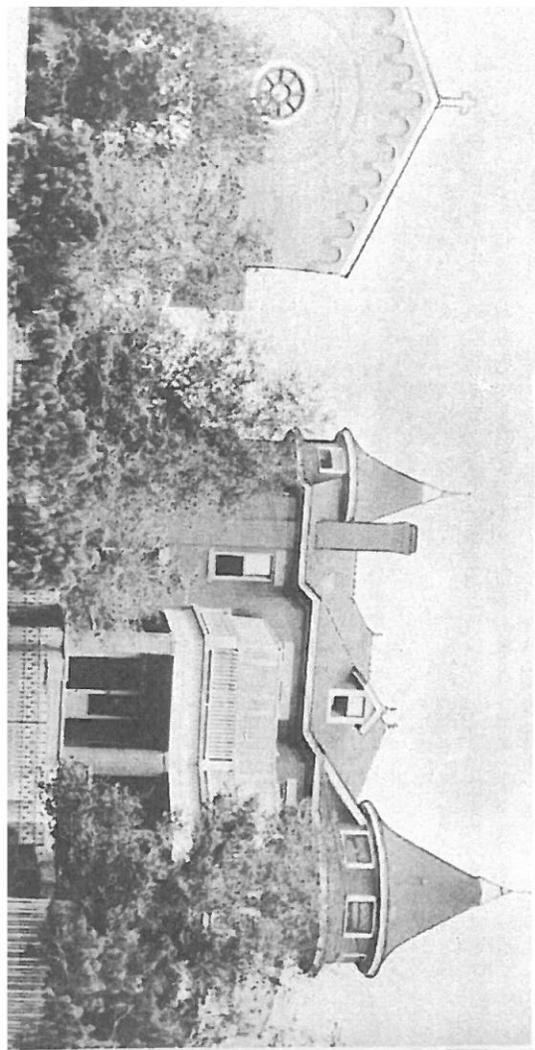


En 1934, Mère Saint-Borgia était revenue à Cuba, théâtre naguère de son activité, et avait visité cette fois l'Amérique du Nord : États-Unis, Canada. En chemin, elle se rend à El Paso (Texas), accompagnée de l'ex-supérieure de la Havane, Mère Marie de Loyola, qui, chassée de Mexico sous le général Calles, avait transplanté sa communauté à El Paso. Ce qui n'avait été envisagé que comme une halte provisoire est devenu, l'exil se prolongeant, le foyer d'un nouvel apostolat ; les religieuses d'El Paso ont ouvert un cours commercial, et la situation de cette ville-frontière leur vaut des élèves mexicaines qui s'y rendent chaque jour de Juarez, la ville jumelle ; n'y a-t-il pas, d'ailleurs, dans tous les États-Unis du Sud-Ouest, une population mexicaine, trop souvent méprisée et négligée, qui leur offre un champ fécond ?

La visite de Mère Saint-Borgia — attristée au retour, par le décès de Mère Marie de Loyola, qu'emporte une pneumonie à la Nouvelle-Orléans, — préface une nouvelle expansion : ce seront,

Couvent de El Paso, Texas,

maison provinciale de la province hispano-mexicaine.



en 1938, une maison en Californie, à San-Diego ; une autre au Nouveau-Mexique, à Carlsbad ; des missions volantes qui mènent les religieuses, durant les vacances, de paroisse en paroisse, pour catéchiser, préparer les enfants à la première communion, et parfois les adultes au baptême ou à la régularisation de leur mariage. Cette même année 1938, la province hispano-mexicaine sera canoniquement érigée.

Entre temps Mère Saint-Borgia a fait agrandir la Maison-mère (l'arrivée des réfugiés espagnols n'a pas été la seule circonstance à démontrer son insuffisance) ; elle y a ouvert des colonies de vacances pour les fillettes du quartier. À la mort de Madré Eufemia (1936) elle a nommé une nouvelle zélatrice et institué une chaîne de prières pour obtenir la béatification de Claudine Thévenet dont elle commémore le centenaire ; la Congrégation participe, par sa revue la *Voië de Jésus-Marie*, à l'exposition de la presse catholique organisée pour le soixante-quinzième anniversaire de l'*Observatore Romano*, et, en juin 1939, au triomphal Congrès marial de Fourvière.

Derniers rayons de soleil avant la tempête : trois mois plus tard, la guerre éclate, la « drôle de guerre » d'abord, que d'Italie on peut un instant imaginer locale ; quelle que soit son étendue, elle n'arrêtera pas Mère Saint-Borgia, tant que des obstacles matériels ne viendront pas l'immobiliser inexorablement. Elle s'embarque en novembre pour son troisième voyage en Argentine. Le paquebot lambine, avec des escalas imprévues : Gênes, Villefranche, Marseille, Barcelone, où la supérieure générale peut se rendre à la maison provinciale et s'entretenir quelques minutes avec ses religieuses en retraite. Ensuite, c'est la traversée de l'Océan, et tous ses dangers ; l'Italie est encore neutre et Mère Saint-Borgia a pris un bateau italien, mais qui peut le garantir contre les torpilles à la dérive ? Enfin elle arrive à bon port ; elle rentrera en avril suivant, bien peu avant la guerre-éclair et l'intervention italienne qui achèvera de la mener.

Et pourtant, encore en août 1941, elle obtient un permis de trois mois avec lequel elle pourra visiter l'Espagne, la Suisse, la France ; l'occupation l'empêche d'aller jusqu'à Remiremont où les religieuses ont repris l'habit. Du moins peut-elle, à Lyon, le 6 septembre, assister au triple centenaire de la pension des dames, de l'appel aux Indes, de l'appellation de Jésus-Marie, et ouvrir en personne le noviciat de Fourvière.

Elle n'aura plus ensuite qu'à patienter. Malgré ses instances, le délégué apostolique et le consul d'Espagne lui déconseillent tout nouveau voyage : les bombardements, la pénurie de vivres et de trains, feraient d'un déplacement une imprudence.

Sur Rome la guerre s'appesantit, avec ses alertes aux avions, et ses restrictions croissantes. Combien la correspondance même est difficile ! Que de retards, en ce pays belligérant, pour obtenir des nouvelles des provinces lointaines comme celle des Indes, ou simplement situées dans l'autre camp ! Il reste à profiter des anniversaires pour rappeler la vocation spéciale de Jésus-Marie, sa tâche éducative, sa règle. Et les anniversaires ne manquent pas : après le centenaire de l'appel aux Indes, celui de l'installation dans ce pays (1942), celui de Remiremont en 1943, puis les propres noces d'or de Mère Saint-Borgia la même année.

Lorsque l'isolement prendra fin, de graves maladies auront ébranlé la santé de la supérieure générale ; elle a même été admistrée durant l'hiver de 1945. Devenue impotente, elle résigne ses fonctions au Chapitre de 1946, et se retire en Espagne où elle mourra pieusement, à Barcelone, le 16 juillet 1948.

*Mère Sainte-Thérèse, canadienne,
neuvième supérieure générale.*

Le premier chapitre général d'après-guerre reflète la nouveauté des temps. Les barrières ne sont pas encore tombées : faute de passeports, les Indes n'ont pu envoyer qu'une seule

religieuse, une Espagnole. Mère Sainte-Hildegarde, d'Allemagne, s'est rendue jusqu'à la frontière, puis a dû rebrousser chemin, le permis sollicité n'arrivant pas. Mais celles qui peuvent franchir ces obstacles administratifs se déplacent avec une rapidité inconnue jusqu'alors. Qu'ils paraissent déjà loin, ces jours de 1940 où l'annaliste de la Maison-mère notait comme un fait sensationnel le voyage de deux religieuses par avion entre Rome et Barcelone ! C'est maintenant la façon normale de voyager pour les électrices d'outre-mer. Mais l'avion préleve aussi ses victimes.

Et la remplaçante de Mère Saint-Borgia, Mère Sainte-Thérèse, sera l'une de ces victimes. Elle est Canadienne ; elle a rempli les fonctions d'assistante générale au temps de Mère Sainte-Claire et de Mère Saint-Borgia, laquelle avait confirmé sa nomination comme supérieure locale à la Maison-mère, avec plein pouvoir administratif. Charges qu'elle exerça pendant vingt ans avec un tact et un dévouement à la hauteur de toutes tâches. Le décès survenu en Angleterre de l'économome générale l'a obligée à cumuler une troisième charge.

En 1946 elle remet à l'économome générale actuelle un état de compte parfait. L'économome des années 1936 à 1946 n'a pas été une sincère. Pour assurer la subsistance de la communauté, elle a mobilisé tous les courages en faveur de la culture intensive de la terre, générale à qui la travaille. Elle suivait en cela les conseils de l'autorité ecclésiastique qui recommandait d'utiliser tous les lopins de terre en vue de la production alimentaire. La communauté et maintes familles secourues ont béni la Providence dont elle était le truchement. Les arbres fruitiers plantés, le terrain amélioré année par année, les prises d'eau pour arrosages multipliées sont des témoins de son savoir-faire. La Maison-mère bénéficie du développement qu'elle a donné à la production. Elle avait su gagner la filiale confiance de ses filles religieuses qui répondaient à ses directives avec diligence, intelligence et

affection. Comme aux jours héroïques des fondations, on multiplie les labeurs pour assurer le pain de chaque jour : ainsi, aux jours tragiques de la guerre, elle a donné à chacune sa tâche propre en vue du meilleur rendement.

Fidèle à son mandat de supérieure générale, elle entreprend la visite des provinces. Elle se rend d'abord à Montreux, Fournière, et Remiremont, puis à son pays natal où Sillery l'accueille avec joie. Elle fait le tour des maisons canadiennes et termine par Gravelbourg, dans la Saskatchewan. Pour abréger le parcours vers l'Ouest, il est usuel de prendre la voie aérienne. Mais elle peut devenir funeste aux cardiaques. Mère Sainte-Thérèse, qui s'était refroidie à l'aller, se sent mal au retour, à peine l'avion a-t-il décollé de terre ; en vain Mère Saint-Charles, sa compagne, et l'hôtesse de l'avion, s'efforcent-elles de la ranimer en lui faisant respirer de l'oxygène, elle entre en agonie, une agonie silencieuse que la plupart des passagers ne remarquent même pas, et le médecin, à l'escabe de Winnipeg, ne peut que constater le décès. Dix mois après son élection, la deuxième Mère Sainte-Thérèse a péri martyre de cette vocation missionnaire que la première du nom avait inaugurée !

La Congrégation de Jésus-Marie en 1950.

Au moment où celle qui lui a succédé, Mère Luisa-Fernanda, Espagnole comme Mère Saint-Borgia, célèbre le centenaire de l'approbation pontificale donnée à la Congrégation (1947), « l'humble semence confiée à la terre » par Claudine Thévenet est devenue, selon le mot de Pie XII, « un grand arbre qui a déployé ses rameaux en plusieurs régions du monde. » Plus de deux mille religieuses évangélistes l'Europe, l'Asie, les deux Amériques ;

¹ La biographie de Mère Sainte-Thérèse a été publiée sous le titre *Dieu, Thérèse et trois ducats* chez les Religieuses de Jésus-Marie, Sillery, 2047, chemin Saint-Louis, Québec, Canada.

leurs écoles comptent plus de trente mille élèves. Malgré la guerre, toutes les provinces ont tenu bon.

* * *

La Maison-mère, dangereusement proche de l'aéroport que sa chapelle aidait à repérer, a pourtant échappé aux bombardements, et n'a perdu qu'un vitrail et quelques vitres par l'explosion d'une poudrière. Ses œuvres de garçons se sont multipliées, association sportive, légionnaires de Fatimá, et l'Oratoire Saint-Philippe de Néri où se font les catéchismes. Des fêtes scolaires ont été organisées, petit théâtre, fête de l'Enfant-Jésus, concours public de catéchisme, tandis que Stella Vix, elle aussi trop en vue à cause de sa haute tour, s'en tirait avec une coupole traversée par un éclat de bombe, et recommençait, après la fin des hostilités, à recevoir des étudiantes.

* * *

En Allemagne, les fugitives ont été recueillies par petits groupes dans les villages bavarois et wurtembergeois ; il leur fallut du temps pour savoir ce que les unes ou les autres étaient devenues, et l'une d'elles, dut pérégriner douze jours, à pied ou en camion, avant de retrouver sa supérieure. Elles vécurent, mais dans un dénuement absolu, et grâce seulement aux secours des populations catholiques. Leurs mauvais souliers prenaient l'eau et ne pouvaient se remplacer ; occasionnellement, une distribution d'étoffe par les Américains leur permettait de se tailler une robe ; elles soignaient les malades, assistaient les mourants, occupaient les enfants, se dévouaient aux réfugiés, poursuivant ainsi leur double tâche : l'éducation des jeunes, l'aide aux vieillards. En 1950, quelques religieuses allemandes étaient encore derrière le Rideau de fer.